



# LES MARIS VENGÉS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN CINQ ACTES,

PAR

MM. DE COMBEROUSSE, ÉTIENNE ARAGO ET ROCHE;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre national du Vaudeville,  
le 5 février 1839.

## DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

JOUVENEL, officier d'état-major.....	M. FONTENAY.
RAVINET, employé au Trésor.....	M. BARDOU.
DESROSIERS, marchand de porcelaines.....	M. LEPEINTRE jeune.
M <sup>me</sup> JOUVENEL ( SOPHIE ).....	M <sup>me</sup> TAIGNY.
M <sup>me</sup> RAVINET ( ERNESTINE ).....	M <sup>lle</sup> EUG. DOCHE.
M <sup>me</sup> DESROSIERS ( MARIE ).....	M <sup>lle</sup> BALTHAZAR.
M <sup>lle</sup> DESIRÉE, sœur de Jouvenel.....	M <sup>me</sup> GUILLEMIN.
FRÉDÉRIC, feuilletoniste.....	M. FRADELLE.
OLIVIER, vaudevilliste.....	M. PHILIPPE.
DE MASSÉ, demi-quinzième d'agent-de-change.....	M. BERGER.
BONNIVET, employé à la mairie.....	M. BALLARD.
M <sup>lle</sup> CÉLESTINE, prétendue de Bonnivet.....	M <sup>lle</sup> FORTUNÉE.
UN GARÇON DE RESTAURANT.....	M. LUDOVIC.
UN EMBALLEUR.....	M. CAMIADE.
UN CAMIONNEUR.....	M. CHEVALLIER.



## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un petit salon élégant où sont placées des tables de jeu. Portes au fond qui laissent voir d'autres salons éclairés pour le bal.

### SCÈNE I.

M<sup>mes</sup> JOUVENEL, RAVINET et DESROSIERS entrent en scène en se donnant le bras.

MADAME RAVINET

Quel heureux hasard! nous rencontrer ici... et au même quadrille!

MADAME JOUVENEL.

Trois intimes, trois inséparables!

MADAME DESROSIERS.

Séparées depuis quatre ans!.. Eh bien! mesdemoiselles ou mesdames, qu'est-ce que nous sommes devenues depuis la pension? sommes-toutes mariées? moi, d'abord, je le suis.

MADAME JOUVENEL.

Moi aussi.

MADAME RAVINET.

Moi aussi... il y a toujours de la sympathie entre nous.

MADAME JOUVENEL.

J'ai épousé un militaire, un officier d'état-major.

MADAME DESROSIERS.

M. Desrosiers, mon cher époux, est capitaine, lui...

MADAME JOUVENEL.

C'est un beau grade!

MADAME DESROSIERS.

Dans la garde nationale.

MADAME JOUVENEL.

Ah!

MADAME RAVINET.

Est-il aimable, gentil?

MADAME DESROSIERS.

Oh! oh! c'est tout ce qu'il faut pour un mari!... C'est un honnête homme, un parfait négociant... Par exemple, adieu mes livres chéris, mon piano. Quand je lui parle *Rossini*,

*Meyerbeer*, il me répond : « Fin courant... » et il m'emploie à faire des factures.

MADAME RAVINET.

M. Ravinet... c'est le nom de mon mari... n'est pas un aigle non plus... il est bon enfant. Il a une place de chef au Trésor ; son bureau l'occupe toute la journée, ce qui fait que je suis libre et maîtresse. Quant à nos distractions, il adore la campagne : alors nous habitons près de la barrière une petite maison où nous avons la jouissance d'un jardin... non anglais. Dans les bonnes années, on y récolte des capucines, un plat de petits pois que l'on mange en famille. Nous avons beaucoup d'arbres fruitiers, mais pas de fruits ; les pêches n'arivent jamais à leur maturité, et nous avons beaucoup de cerises vertes qui font l'envie, l'admiration de nos voisins, et la nourriture des moineaux... Voilà comment M. Ravinet est parvenu à satisfaire ses goûts agricoles, comment il réunit les plaisirs de la ville et ceux de la campagne.

MADAME DESROSNIERS.

Vous rappelez-vous nos projets de pension, nos idées sur le monde et ses plaisirs, nos illusions ?

MADAME RAVINET.

Je rêvais un banquier, un agent de change, un millionnaire ; et je suis la femme d'un employé.

MADAME DESROSNIERS.

Moi, je me voyais l'amie, la compagne d'un peintre, d'un poète ou d'un compositeur... d'un de ces artistes enfin à l'âme de feu, qui savent si bien sentir et exprimer ces douces émotions du cœur ; et j'ai uni ma destinée à celle d'un marchand de porcelaines, ce qui n'a rien de poétique.

MADAME JOUVENEL.

Moi, j'étais moins ambitieuse, et je ne pensais qu'aux devoirs d'une femme envers son mari, quels que soient son rang et sa position dans le monde.

MADAME RAVINET.

Toi, tu as toujours été raisonnable.

MADAME JOUVENEL, à madame Ravinet.

Toi, un peu coquette.

MADAME DESROSNIERS.

Et moi, sentimentale.

MADAME JOUVENEL.

AIR : La belle chose que l'amour.

Vous rêviez douce poésie,  
Succès flatteurs, plaisirs, amours ;  
Mais le positif de la vie  
Nous entoure, hélas ! pour toujours.  
Chacune est simple ménagère :  
Adieu, rêves et illusions.  
Un pensionnat est, ma chère,  
Le pays des illusions.

MADAME RAVINET.

Puisque le hasard nous a réunies, il ne faut

plus nous quitter de la soirée... nous danserons toujours ensemble, toujours au même quadrille.

MADAME JOUVENEL.

C'est cela... nous imposerons cette condition à tous nos cavaliers.

MADAME DESROSNIERS.

Avez-vous remarqué comme ils sont gentils, ces cavaliers ?

MADAME RAVINET.

Ça n'est pas étonnant... on a pris ce qu'il y a de mieux... il y a des demoiselles à marier dans la maison.

MADAME JOUVENEL.

Oui, c'est pour cela qu'on y danse tous les quinze jours.

MADAME DESROSNIERS.

On dit même que les parents n'en seront pas pour leurs frais, et que l'aînée, mademoiselle Célestine, a déjà rendu un danseur sensible.

MADAME RAVINET.

Oh ! les choses sont plus avancées que tu ne crois... ils dansent ensemble une fois sur deux.

MADAME JOUVENEL.

Oui... et quand ils ne dansent pas ensemble, ils dansent en vis-à-vis.

## SCÈNE II.

DE MASSÉ, FRÉDÉRIC, OLIVIER entrent en se donnant le bras.

MADAME JOUVENEL.

On vient, rentrons dans le bal.

(Elles s'éloignent après avoir fait la révérence aux jeunes gens qui les saluent.)

DE MASSÉ.

Les charmantes personnes !

FRÉDÉRIC.

Je les ai déjà remarquées au dernier quadrille. (A Olivier.) Eh bien ! es-tu fâché d'être venu ?

OLIVIER.

C'est-à-dire que je nage dans un océan de joie et de volupté !

DE MASSÉ, à Olivier.

Avons-nous eu de mal à te décider ?

OLIVIER.

Écoute donc ! Fifi me'avait donné rendez-vous à la Chaumière...

DE MASSÉ.

Fifi ! la Chaumière !... que tu as des goûts rétrécis, des passions mesquines !... Aglaé, Fifi et Pamela sont sans doute des beautés du second ordre fort remarquables....

FRÉDÉRIC.

Mais elles ne conviennent qu'à l'échappé du collège, à l'étudiant de première année.

OLIVIER.

Qu'entendez-vous par ces paroles ?

DE MASSÉ.

Nous entendons que des jeunes gens comme nous... car enfin, toi, Olivier, tu es vaudevilliste... tu as été joué.

FRÉDÉRIC.

Tu es même tombé... avec succès.

DE MASSÉ.

Toi, Frédéric, tu es feuilletonniste distingué, tu as du talent...

OLIVIER.

Tous les lundis...

DE MASSÉ.

Tu as même enregistré pompeusement la chute d'Olivier... il s'est trompé en homme d'esprit.

OLIVIER.

Qui prendra sa revanche... formule consacrée.

DE MASSÉ.

Quant à moi, homme de bourse...

OLIVIER.

Oui, un quinzième d'agent de change!

DE MASSÉ.

Pourquoi pas? tu es bien un tiers de vaudevilliste!

FRÉDÉRIC.

Qu'importe! des jeunes gens dans notre position doivent conserver leur dignité...

DE MASSÉ.

Et ne pas se compromettre avec des Fifiue, des Paméla, plus ou moins blanchisseuses, charmarreuses, enlumineuses.

FRÉDÉRIC.

Oui, il nous faut des conquêtes plus dignes de nous.

DE MASSÉ.

Des femmes du monde.

OLIVIER.

Tu voudrais séduire des femmes mariées!... bonté divine!...

FRÉDÉRIC.

C'est la morale qui te retient?

OLIVIER.

Du tout, ce sont les difficultés; car enfin une femme mariée ne peut pas être aussi sensible qu'une grisette ou qu'une actrice... et puis, elles ont déjà un mari à aimer; ça nous fait du tort... ça les empêche de nous remarquer.

FRÉDÉRIC.

Mais, au contraire, ça jette de la lumière sur nous.

DE MASSÉ.

Les maris ne sont que l'ombre du tableau.

FRÉDÉRIC.

Et quelle ombre!

DE MASSÉ.

AIR de Julie.

Pour nous servir, nous aider, au contraire, Ils sont là justement postés.

Nous valons plus, la chose est claire,  
Par leurs défauts que par nos qualités:  
On compare, à leur préjudice;  
Ils sont tristes, fastidieux,  
Bourrus, exigeants, ennuyeux;  
Le tout à notre bénéfice.

FRÉDÉRIC.

Ils nous font la courte échelle.

DE MASSÉ.

Mais les femmes mariées seraient très vertueuses si elles n'avaient pas de maris.

OLIVIER.

Je n'avais pas examiné la question sous ce point de vue... mais alors je vais porter de ravage et la désolation dans tous les cœurs!

FRÉDÉRIC.

Ainsi donc, adieu aux grisettes!

OLIVIER.

Adieu aux actrices!

DE MASSÉ.

Et guerre aux femmes mariées!

OLIVIER.

Guerre à mort!

ENSEMBLE.

AIR du Triolet bleu.

Jurons-le, mes amis,  
Nous n'aurons des maris  
Ni pitié ni merci;  
Nous le jurons ici.

• Désormais plus d'obstacle à nos vœux réducteurs;  
• Soyons tendres, galants, et nous serons vainqueurs. •

ENSEMBLE:

Jurons-le, mes amis, etc.

OLIVIER.

Je vais faire le tour du bal, cherchant celle qui doit me captiver... je la fais danser toute la soirée, je me déclare...

FRÉDÉRIC.

Nous nous déclarons...

DE MASSÉ.

Rien ne résiste à notre langage passionné... ..

OLIVIER.

A nos regards brûlants...

FRÉDÉRIC.

Nous triomphons...

OLIVIER.

Nous subjuguons...

DE MASSÉ.

Victoire complète, et dans huit jours rendez-vous général, où chacun racontera sa bonne fortune; est-ce convenu?

TOUS.

C'est convenu!

OLIVIER.

Allons choisir nos victimes.

(Il remonte la scène avec Frédéric.)

FRÉDÉRIC, à de Massé, qui est resté sur le devant du théâtre.

Tu ne viens pas avec nous?

DE MASSÉ.

Mon choix est fait.

OLIVIER.

Déjà !..voici le moment de l'inviter à danser.

DE MASSÉ.

L'invitation est faite... une petite femme charmante... une décence, une candeur...

OLIVIER.

Et elle a accepté ?

DE MASSÉ.

Non.

OLIVIER.

Et alors ?...

DE MASSÉ.

J'ai invité sa mère.

FRÉDÉRIC.

Comment, sa mère !

DE MASSÉ.

Sa figure dit clairement qu'elle n'est pas sa belle-mère ; mais quelle qu'elle soit, me voilà introduit dans la maison. (On entend la musique.) Voici la ritournelle... ma danseuse n'est pas d'âge à attendre... marchons.

OLIVIER, les arrêtant.

Un moment, mes amis : jurons !

CHOEUR.

Reprise du Triolet.

ENSEMBLE.

Jurons-le, mes amis, etc.

OLIVIER.

Hé !... voilà trois figures de maris ! saluons...

(Ils sortent après avoir salué les maris.)

## SCÈNE III.

LES MÊMES; RAVINET, JOUVENEL, DES-ROSIERS, se donnant le bras et causant.

JOUVENEL.

Voilà trois jeunes gens bien polis !

RAVINET.

Trop polis peut-être pour des hommes mariés comme nous !

JOUVENEL.

Vous avez peur de votre ombre.

DESROSIERS.

Il n'a pas tort.

RAVINET.

Vous voyez bien... Desrosiers est de mon avis.

JOUVENEL.

Vous êtes deux poltrons ensemble.

RAVINET.

Écoute donc, mon cher, je ne me fais pas illusion ; ma femme est jeune, et moi j'ai quarante ans !

JOUVENEL.

Ah çà ! est-ce que tu prétends m'insulter ? j'en ai quarante-un, moi... et c'est un âge très agréable... un homme est encore très bien...

DESROSIERS.

Au fait, Jouvenel a raison ; un homme est encore très bien à quarante-un ans... même à quarante-deux... je les ai, moi ! et pourtant, voilà six semaines seulement que je suis marié... je suis dans le déclin de la lune de miel...

RAVINET.

Prends garde d'entrer dans la lune rousse...

JOUVENEL, à Desrosiers.

Je conviens qu'avec ton physique tu as attendu un peu tard pour te marier...

DESROSIERS.

Légitimement, oui... j'ai eu une jeunesse longue et fougueuse... Aussi, je sais par moi-même les ruses des femmes... et c'est cette expérience qui me tourmente, qui me donne à réfléchir.

RAVINET.

Moi j'ignore les ruses des femmes ; et c'est cette ignorance qui me jette dans de cruelles incertitudes... j'ai été chaste et pudique...

DESROSIERS.

J'ai été impudique, moi... trop, peut-être.

AIS de l'Anonyme.

Et c'est cela qui torture mon âme ;  
Je me souviens de tout ce que j'ai vu ;  
Je suis époux ; or, ce que chaque femme  
Aime avant tout...

RAVINET.

C'est le fruit défendu.

JOUVENEL.

Je ne sais pas, vraiment, ce qu'il redoute.  
Car son ménage est un vrai paradis.  
Ta femme est bonne et toi galant...

DESROSIERS.

Sans doute :

Je suis un fruit savoureux, mais permis ;  
Et je serais plus attrayant, sans doute,  
Si par la loi je n'étais pas permis.

JOUVENEL.

Je suis aussi légitime que toi, et je n'ai pas tes craintes ; non pas que je puise ma confiance dans une fatuité ridicule... mais tout bonnement dans l'amitié que j'ai pour ma femme, dans les soins que j'apporte à ses plaisirs, à son bonheur.

RAVINET.

Tout cela c'est très joli en théorie, mais en pratique... c'est impraticable.

DESROSIERS.

J'ai peut-être eu tort de me marier !...

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, BONNIVET.

BONNIVET.

Messieurs, pourquoi vous tenir à l'écart quand un quadrille charmant vient d'attirer l'attention générale ?... ah ! vous avez perdu !...

DESROSIERS.

Voilà un jeune homme qui veut faire notre connaissance... il faut s'en défier.

RAVINET

Oui, il veut se glisser, le serpent !

JOUVENEL, aux deux maris.

Laissez donc!... (A Bonnivet.) Ah ! on vient de danser un charmant quadrille?..

BONNIVET.

J'en faisais partie, monsieur... il y avait des dames tout-à-fait gracieuses... madame Desrosiers...

DESROSIERS.

Ma femme !

BONNIVET.

Madame Ravinet.

RAVINET.

Mon épouse !

BONNIVET.

Madame Jouvenel.

JOUVENEL.

Très bien... très bien...

BONNIVET.

Et moi je dansais avec mademoiselle Célestine, ma prétendue...

DESROSIERS.

Ah ! vous allez-vous marier, jeune homme ?

RAVINET, à Desrosiers.

Ce n'est pas un serpent... c'est un confrère... (A Bonnivet.) Enchanté de faire votre connaissance.

BONNIVET.

Monsieur, vous êtes bien poli.

DESROSIERS.

Voilà de bons principes, et quand on les a à votre âge...

BONNIVET.

Je les ai par état... je suis employé à la mairie du deuxième arrondissement... bureau des mariages.

JOUVENEL, riant.

Oui, rien n'est contagieux comme l'exemple.

DESROSIERS, passant avec Jouvenel à la table de bouillotte.

Tais-toi donc !

RAVINET.

Jeune homme, persévérez dans ces bonnes résolutions... pour vous prouver notre estime, nous vous proposons d'être notre quatrième à une bouillotte.

BONNIVET.

Messieurs, je suis bien reconnaissant, mais il faut que je fasse danser ma future... la bouillotte viendra après la noce.

Aux des Punitains.

Excusez si je vous quitte  
D'un visage aussi content ;  
La contredanse m'invite,  
Et ma future m'attend.

RAVINET.

Au plaisir, à la folie

Il va payer son écot ;  
Mais, hélas ! il se marie,  
Il nous reviendra bientôt.

REPRISE.

Excusez-le, s'il nous quitte, etc.

RAVINET.

Nous pouvons faire une bouillotte à nous trois.

SCÈNE V.

LES MÊMES ; DESIRÉE : trente-huit ans, robe blanche, nœuds roses à la ceinture et dans les cheveux.

DESIRÉE.

AIR : L'amour, un jour.

Un bal ! (bis.)

Pour moi quelle fête !

Un bal ! (bis.)

Il n'est rien d'égal !

Et par sa toilette

Charmer, éblouir,

Sans être coquette,

Ça fait grand plaisir.

Un bal ! etc.

(Pendant ce couplet, Ravinet et Desrosiers font les jeux de bouillotte et placent les fûtes.)

Eh bien ! mon frère, et vous, messieurs, vous abandonnez les dames pour les cartes ! fi ! que c'est vilain !...

DESROSIERS, à Desirée.

Est-ce que vous manquez de danseurs ?

DESIRÉE.

Oh ! non pas moi... je suis invitée pour toutes les danses, valse et galop... je n'en manquerai pas... oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! que je suis contente !...

JOUVENEL, avec dérision.

Petite folle !

DESIRÉE.

Tu me grondes toujours, mon frère ; j'aime la danse : c'est de mon âge... je ne danserai jamais si jeune... ah ! ah ! ah !...

(Elle rit.)

DESROSIERS.

C'est une grande vérité.

(On entend le prélude. Les trois maris commencent la bouillotte.)

DESIRÉE.

On va commencer, et je ne suis pas à ma place ! mon danseur me cherche sans doute.

RAVINET.

Et quel est le fortuné cavalier ?..

DESIRÉE.

Un petit jeune homme bien gentil, qui me regarde avec des yeux... j'ai tort sans doute de parler ainsi... mais rassure-toi, mon frère...

JOUVENEL.

Je suis rassuré.

DESIRÉE.

Il est respectueux... Mais où donc est-il?  
DE MASSÉ, venant chercher Desirée.

Mademoiselle... ou madame...

(Il lui offre la main.)

DESIRÉE.

Mon frère, tu ne m'en voudras pas si je  
danse deux fois avec le même cavalier ?...

JOUVENEL.

Va donc, va donc!...

(Elle sort avec de Massé.)

DESROSIERS, à Jouvenel.

Il paraît que tu vas marier ta sœur ?...

JOUVENEL.

Laisse donc... est-ce que c'est possible!

DESROSIERS.

Mais dam! avec le temps...

JOUVENEL.

Oui, sans doute... mais elle l'a passé, le  
temps.

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> DESROSIERS, FRÉDÉRIC.

MADAME DESROSIERS.

Ah! mon Dieu! monsieur, c'est un galop...  
et je ne le danse pas... ça m'étourdit... Si vous  
vouliez me reconduire à ma place...

FRÉDÉRIC.

Impossible de traverser la foule... attendons  
ici.

(Ils causent tout bas.)

DESROSIERS.

Que vois-je! ma femme!...

JOUVENEL, à Desrosiers qui donne les cartes.

Voyons de quoi il retourne.

DESROSIERS, regardant sa femme.

Du cœur.

JOUVENEL.

Vous êtes contre-carré... qu'est-ce que vous  
dites?

DESROSIERS, même jeu.

Je dis que c'est une infamie... ah! oui... je  
ne tiens pas.

FRÉDÉRIC.

Eh! quoi, madame, vous ne galopez pas?...

MADAME DESROSIERS.

Le galop me donne des palpitations, et mon  
docteur me l'a défendu... mais il m'a permis la  
danse.

FRÉDÉRIC.

Je m'inscris pour la première.

RAVINET, à Desrosiers.

Voyez-vous le jeu?

DESROSIERS, même jeu.

Parbleu! je ne suis pas aveugle.

RAVINET.

Vous n'y êtes pas, mon ami... voyez-vous le  
jeu, c'est-à-dire tenez-vous la triplure?

DESROSIERS.

Ah! oui... non...

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, OLIVIER, M<sup>me</sup> RAVINET.

(Ils arrivent en galopant.)

MADAME RAVINET.

Reposons-nous un peu.

OLIVIER.

Quelle jolie invention que le galop! (A part.)  
Il faut que je la séduise avec des douceurs.

(Il lui offre des pastilles.)

RAVINET.

Que vois-je! ma femme!

DESROSIERS.

C'est votre tour... soyez donc à votre jeu,  
mon ami.

OLIVIER.

AIR du galop de Gustave.

Galop charmant

Et séduisant,

Ton entrain magique,

Électrique,

Doublant la joie et le plaisir,

Vient nous saisir

Et nous ravir!

Dans tous les yeux

Vifs et joyeux

Brille un air doux et tendre.

Chaque danseur

Sent battre un cœur

Bien placé pour l'entendre.

(Ils repartent.)

## SCÈNE VIII.

LES TROIS MARIÉS, DE MASSÉ, DESIRÉE.

DE MASSÉ, à Desirée arrivant en galopant.

Quel doux émoi!

Combien pour moi

Cette soirée est belle!

Ai-je l'espoir

De vous revoir?

Répondez-moi, cruelle.

(Tremolo jusqu'à la reprise.)

DESIRÉE.

Mais, monsieur, vous êtes si pressant!..

FRÉDÉRIC, en se levant, à madame Desrosiers.

Voulez-vous que je vous reconduise au sa-  
lon?

MADAME DESROSIERS.

Oui, et surtout tâchons de prendre place au  
grand quadrille.

DESIRÉE, à de Massé.

Je ne suis pas ma maîtresse, je dépends d'un  
frère. (Elle laisse tomber son éventail; de Massé s'en  
saisit.) Rendez-le moi.

DE MASSÉ.

Pas aujourd'hui... je vous le reporterai de-  
main.

(Une colonne de galopants, ayant en tête madame Ravi-

net et Olivier, passe sur le devant de la scène. Frédéric et madame Desrosiers, de Massé et Desirée se mêlent à eux.)

CHOEUR.

Galop charmant  
Et séduisant,  
Ton entrain magique,  
Électrique,  
Doublant la joie et le plaisir,  
Vient nous saisir  
Et nous ravir!

(Le galop est fini.)

SCÈNE IX.

JOUVENEL, DESROSIERS, RAVINET.

DESROSIERS.

Danser le galop!

RAVINET.

Une danse aussi immorale!

JOUVENEL.

Mais non... c'est gentil, le galop.

DESROSIERS, se levant.

Je ne joue plus.

RAVINET, de même.

Je jette les cartes.

JOUVENEL.

Alors, j'ai gagné... tiens! justement vous aviez deux brelans.

Air de Fanchon.

Vit-on fous de la sorte!...

DESROSIERS.

Un brelan! que m'importe!

RAVINET.

Lorsque j'ai peur  
Pour mon honneur,  
Le jeu ne me plaît guère.

DESROSIERS.

Nous devons d'abord, mes amis,  
Craindre à nous trois de faire  
Un brelan de maris.

JOUVENEL.

Mais moi, je n'en suis pas.

DESROSIERS.

Égoïste!

RAVINET, regardant dans le bal.

Tiens, tiens... voilà qu'on invite aussi ta femme.

JOUVENEL.

Elle est au bal pour cela.

DESROSIERS, regardant aussi.

Elle va danser avec un jeune homme.

JOUVENEL.

Ne veux-tu pas qu'elle danse avec un gouteux?

DESROSIERS.

Mais dam!... une femme qui aurait des égards pour son mari... mais, que vois-je! madame Desrosiers est invitée par le même jeune homme de tout-à-l'heure! elle accepte... ma

femme s'affiche... et par contre-coup, je serai affiché aussi.

RAVINET.

M. Olivier va encore danser avec ma femme! ah! madame Ravinet!...

DESROSIERS.

Madame Desrosiers!...

RAVINET, à Desrosiers.

Il est clair...

DESROSIERS, à Ravinet.

Il est évident...

RAVINET.

Que l'on fait la cour...

DESROSIERS.

À nos femmes.

JOUVENEL.

Eh bien... qu'est-ce que ça fait?

RAVINET.

Qu'est-ce que ça fait est très joli.

DESROSIERS.

J'adore son qu'est-ce que ça fait.

JOUVENEL.

On attaque notre honneur, c'est à nous de le défendre. Quant à moi, la lutte ne me fait pas peur.

RAVINET.

Ce n'est pas étonnant, tu es militaire.

DESROSIERS.

Heureusement pour toi.

JOUVENEL.

Vous ne fêtes pas... heureusement pour vous.

Air: C'était de mon temps.

Oui, vous feriez, j'crois,  
Chacun un triste militaire.

RAVINET.

J'aim'rais mieux cent fois  
Braver les périls de la guerre.

DESROSIERS.

Si l' sort des combats  
Vous trahit, hélas!

On fait une belle retraite,  
Chacun vous plaint dans la défaite;  
Mais j' aim'rais  
Plaindre un mari vaincu.

RAVINET.

On les couvre de ridicule.

DESROSIERS.

On les inonde de quolibets.

JOUVENEL, se plaçant entre eux.

Il faut tâcher de les rejeter sur les galants... Ainsi donc, la guerre est déclarée... on fait danser nos femmes, songeons à la défensive... faisons une contre-mine, et dansons vis-à-vis.

DESROSIERS.

Invitons des danseurs.

RAVINET.

Je veux bien, je veux bien.

## SCÈNE X.

## TOUT LE MONDE.

(On se place pour danser. — Prélude de la contredanse. Desrosiers a invité successivement plusieurs personnes, et après avoir fait le tour, il se retrouve face-à-face avec mademoiselle Desirée, qui cherche un danseur, et qui accepte l'invitation de Desrosiers; ils se placent vis-à-vis madame Desrosiers.)

BONNIVET, qui avait pris place avant lui.

Monsieur, la place est prise.

DESROSIERS.

Reculez-vous un peu.

BONNIVET.

Je ne peux pas, j'ai mon vis-à-vis, et je danse avec mademoiselle Célestine, ma future, monsieur... ma future... (Il est repoussé tour-à-tour par Desrosiers, Ravinet et Jouvenel, et se trouve en face du public, sans vis-à-vis.) Avec qui donc danserai-je ?

MADAME DESROSIERS.

Nous vous ferons vis-à-vis.

BONNIVET, à madame Desrosiers.

Ah! madame, je vous remercie... (A Célestine.) Sois tranquille, ma Célestine... tu danseras.

MADAME RAVINET.

Comment! monsieur Ravinet, vous dansez... Ah! que vous allez être drôle!

RAVINET.

Merci du compliment.

(L'orchestre joue la ritournelle de la contredanse, et Desrosiers et Ravinet se mettent de suite à danser.)

MADAME DESROSIERS.

Mais attendez donc, monsieur... vous troublez tout.

DESROSIERS, dansant toujours.

Je sais ce que je fais, je sais ce que je fais... C'est affreux! c'est abominable!

(Desrosiers et Ravinet troublent tout. — Le rideau baisse.)

## ACTE SECOND.

Le théâtre représente un arrière-magasin. Une caisse d'emballage placée près de la cheminée; quelques cases remplies de porcelaine. Portes latérales; porte au fond.

## SCÈNE I.

## M. DESROSIERS, MARIE.

(Au lever du rideau, madame Desrosiers transcrit sur la copie de lettres une lettre que son mari lui dicte.)

DESROSIERS, dictant.

J'ai reçu votre honoree du 5 courant...

MARIE.

Elle est jolie, son honoree! il ne nous fait que des reproches, et de quelle manière!...

DESROSIERS.

Écoute donc... cet homme est civilisé comme un faïencier de province... c'est de la terre de pipe... d'ailleurs, ça se met toujours... ça donne de la couleur au style... « votre honoree du 5 courant, dans laquelle vous m'adressez des reproches au sujet de mon dernier envoi... »

MARIE, ironiquement.

C'est agréable de copier des lettres de commerce!....

DESROSIERS.

Oui, ça développe les idées... ça forme l'intelligence... (Dictant.) « J'espère que vous serez content de celui-ci... » Ah! à-propos... la caisse est-elle prête? Ambroise l'a-t-il emballée?

MARIE.

Je ne sais pas.

DESROSIERS.

Je vais lui demander.

## SCÈNE II.

## LES MÊMES, FRÉDÉRIC.

DESROSIERS, allant au devant de Frédéric qui entre.

Eh! mais, c'est monsieur Frédéric... Monsieur... (Il salue; bas à sa femme.) Offre donc un siège... (Comme elle hésite, bas et d'un ton brusque.) Je t'ai déjà dit vingt fois que la femme d'un marchand doit être polie avec les pratiques.

MARIE, bas à Desrosiers.

Je serai très polie, puisque vous le voulez.

FRÉDÉRIC, à part, regardant Desrosiers.

Il est donc toujours à son poste, fixe et inamovible! il me fait faire une consommation de porcelaine!...

(Il s'assied entre Marie et Desrosiers.)

DESROSIERS.

Quest-ce que vous allez m'acheter aujourd'hui?... voyous...

FRÉDÉRIC, à part.

Déjà!... (Haut.) Oui, au fait, qu'est-ce que je pourrais bien vous acheter?... comme à l'ordinaire... une... soupière...

MARIE.

Voilà huit jours que vous en achetez; qu'est-ce que vous en faites donc?

DESROSIERS, sévèrement, à sa femme.

Ca ne vous regarde pas.

FRÉDÉRIC.

Moi, j'aime assez... les... d'abord, c'est ce



que vous avez de mieux. (à part.) c'est-à-dire de moins cher.

DESROSIERS.

Eh! puis, ça fait très bien dans un buffet... c'est un joli coup-d'œil... bien placé par rang de taille, en descendant... et puis en remontant...

FRÉDÉRIC.

Ca fait des soupicières chromatiques.

MARIE, riant.

Ah! ah! ah!

DESROSIERS rit aussi.

Ah! ah! c'est très joli, très spirituel... (À part.) Je ne sais pas ce que ça veut dire... (Haut.) Nous avons beaucoup de personnes qui en font des collections. Moi qui vous parle, j'en ai des armoires remplies.

MARIE.

Mais vous, c'est votre état... tandis que monsieur... ah! ah!

FRÉDÉRIC.

Après ça, je n'y tiens pas : je m'arrangerai aussi bien d'un autre article... qu'est-ce qui pourrait bien me convenir ?

DESROSIERS.

Attendez, je vais voir... madame Desrosiers, viens donc chercher avec moi... toi qui dois connaître le goût de monsieur.

(Ils vont chercher des porcelaines dans une armoire au fond.)

FRÉDÉRIC, seul sur le devant de la scène.

Air du Charlatanisme.

Les fonds commencent à baisser,  
J'achète toute la semaine;  
Mais dût la boutique y passer,  
Il faut qu'à mon but je parvienne.  
J'achète quand on me sourit,  
J'achète pour un regard tendre,  
Partout j'achète... et sans crédit.

Aussi bientôt j'espère, comme on dit,  
Avoir du bonheur à revendre.

MARIE, revenant.

Nous ne trouvons rien de nouveau.

FRÉDÉRIC, bas à Marie.

Je n'aurai donc jamais le bonheur de vous rencontrer seule pour vous dire tout ce qu'il y a de passion dans mon cœur!..

MARIE.

Mais, monsieur, je ne dois pas vous écouter, je suis mariée.

FRÉDÉRIC.

Dites sacrifiée, car votre mari est...

DESROSIERS, revenant avec un magot qu'il présente à Frédéric.

Un magot... un vrai magot façon chinoise... qu'est-ce que vous pensez de cela ?

FRÉDÉRIC.

C'est mon avis.

DESROSIERS.

Ça fait bien sur une ebeminée... je ne vous

vendrai pas ça cher, vingt-cinq francs tout au juste... parceque c'est vous...

FRÉDÉRIC, à Marie.

Faut-il marchander ?

MARIE.

Je vous le conseille, mon mari a vendu les pareils pour dix-huit francs...

DESROSIERS, à part.

Est-elle hête, ma femme!..

FRÉDÉRIC, lui faisant honte.

Ah! monsieur Desrosiers!..

DESROSIERS, cherchant une excuse.

Le travail est tout autre... c'est bien le même dessin si vous voulez, la même forme... ils se ressemblent à s'y méprendre, mais la différence est énorme... pour l'œil exercé... à cause du travail...

FRÉDÉRIC.

C'est possible, mais j'aimerais mieux autre chose... de moins travaillé.

DESROSIERS.

Dans quel genre ? vous ne savez pas à-peu-près ce que vous voulez ?

FRÉDÉRIC.

Je ne m'en doute pas...

DESROSIERS.

Nous allons trouver. Ma femme!..

(Il retourne à son armoire.)

FRÉDÉRIC, bas à Marie.

Indiquez-moi donc un article qui lui manque, car enfin je ne peux pas acheter sa maison de commerce... en détail...

MARIE.

Nous n'avons plus de cabaret de Sèvres.

DESROSIERS, de son armoire.

J'ai là un beau service de table...

FRÉDÉRIC.

Vous m'y faites songer... il me faut un cabaret... porcelaine de Sèvres.

DESROSIERS.

J'ai vendu le dernier ce matin... mais il me sera facile de vous en procurer un... et quand je sortirai...

FRÉDÉRIC.

Ça me va très bien... mais quand sortirez-vous ?... voilà ce que je voudrais savoir.

DESROSIERS, regardant sa femme d'un œil jaloux, à part.

Qu'entend-il par là?... (Haut.) Eh bien ! si vous voulez, nous allons y aller ensemble, vous choisirez.

FRÉDÉRIC, à part.

Il a un instinct de jalousie!.. (Haut.) Ce serait avec le plus grand plaisir, mais c'est impossible, je pars pour Saint-Denis dans une demi-heure...

DESROSIERS, à part.

Il part... Et moi qui osais le soupçonner ! gros jaloux que je suis ! (Haut.) C'est bien différent... dès l'instant que vous allez à Saint-Denis, il est clair... Madame Desrosiers, donnez-moi ma canne et mon chapeau.

FRÉDÉRIC.

Ainsi, monsieur Desrosiers, je compte sur vous.

Alc : Tu vas avoir aujourd'hui (TIRER DE CARTES).

Je m'en rapporte pour tout  
A votre rare prudence ;  
Vous avez ma confiance,  
Je connais votre bon goût ;  
Mais je vous recommande ici  
De ménager un peu ma bourse.

( A part. )

Quand un mari gêne chez lui,  
Il faut bien l'envoyer en course.

REPRISE ENSEMBLE.

FRÉDÉRIC.

Je m'en rapporte pour tout, etc.

DESROSIERS.

Il s'en rapporte pour tout  
A ma rare intelligence,  
Et dans mon excellent goût  
Il a grande confiance.

( Frédéric sort. — Marie va chercher la canne et le chapeau. )

## SCÈNE III.

DESROSIERS, seul.

Je suis un misérable d'avoir eu un instant l'idée affreuse que ce jeune homme... Ah !... je devrais lui en faire mes excuses... car enfin il a l'air très vertueux...

## SCÈNE IV.

DESROSIERS, JOUVENEL.

JOUVENEL, à la cantonade.

Il est chez lui, n'est-ce pas?... très bien... Eh ! te voilà !

DESROSIERS.

Tiens ! je me parlais de toi ce matin... en faisant ma barbe.

JOUVENEL.

Et tu ne t'es pas coupé, trembleur !... Eh ! bien, tes frayeurs sont-elles dissipées depuis le bal ?

DESROSIERS.

J'étais un fou, un enfant, d'avoir peur ! ce jeune homme parlait d'art à ma femme, ils causaient porcelaine... en un mot, ma femme faisait ce que nous appelons l'article. Si bien que depuis huit jours ce jeune homme est une de mes meilleures pratiques.

JOUVENEL.

Tu appelles ça une pratique ?

DESROSIERS.

Mais dam ! un individu qui me prend tous les jours pour quinze ou vingt francs de marchandises... Il est fort doux, fort gentil... et d'un commerce fort agréable.

Alc de l'OURS et le Pacha.

Oui, c'est un aimable client,  
Avec lui je trouve mon compte,  
Et bien que payant tout comptant,  
Il ne retient jamais l'escompte.

JOUVENEL,

Bien payer, souvent acheter,  
Est d'une saine grande et loyale ;  
Oui, mais la sienne plus vénaile  
Peut-être veut-elle escompter  
Ta félicité conjugale.

DESROSIERS.

Tu crois qu'il prendrait son six pour cent... si je le savais !...

JOUVENEL.

Eh bien ?...

DESROSIERS.

Je tournerais au tigre, et au lieu de lui vendre ma porcelaine, je la lui briserais sur le visage !...

JOUVENEL.

Ça n'a pas le sens commun ; car alors ce serait toi qui payerais les morceaux... Du sang-froid...

DESROSIERS.

C'est bien facile à dire : je voudrais te voir à ma place.

JOUVENEL.

J'y suis... on fait aussi la cour à ma femme.

DESROSIERS, avec joie.

Bah ! ce cher ami !

( Il lui serre la main. )

JOUVENEL.

Seulement, je le sais, moi...

DESROSIERS.

Et ça te tranquillise !

JOUVENEL.

Moi, ça me convient très bien... M. Charles de Massé m'a fait sa première visite en me rapportant l'éventail de ma sœur qu'elle avait égaré au bal... puis il est venu demeurer juste en face de chez moi, dans une maison qui m'appartient ; il a pris un petit logement de cinq cents francs... un terme d'avance... ah ! il est aussi bon locataire que le tien est bonne pratique : je viens de l'augmenter de cent écus... en qualité de voisin il m'a demandé la permission de venir me voir.

DESROSIERS.

Et tu as consenti ?...

JOUVENEL.

Avec le plus grand plaisir. J'en ai fait l'ami de la maison... il m'est fort utile... il travaille à mes écritures... et va en ville ; il fait mes courses, mes commissions, j'étais sur le point de prendre un domestique, et avec lui j'espère m'en passer ; tiens, en ce moment, il est chez moi, il me copie une relation que j'ai faite de mes campagnes.

DESROSIERS.

Es-tu bien sûr qu'il copie ?

JOUVENEL.

Parfaitement, il a sa tâche... et je sais, montre à la main, le temps qu'il lui faut...

DESROSIERS.

Tu me fais bouillir avec ton calme ! Eh quoi ! un jeune homme se présenterait chez moi sous les dehors trompeurs d'une excellente pratique... Tiens, quand tu es entré j'allais sortir pour lui... un cabaret... qu'il m'a demandé.

JOUVENEL.

C'est ça, il t'envoie en course... il t'éloigne pour profiter de ton absence...

DESROSIERS.

Il est à Saint-Denis.

JOUVENEL.

Il est à deux pas d'ici... Je l'ai vu entrer au café du coin... comme je venais chez toi...

DESROSIERS.

Malédiction !...

JOUVENEL.

Il guette ta sortie.

DESROSIERS.

Et en attendant, il a peut-être l'infamie de consommer de la bière... oh ! mon ami, j'ai soif... j'ai bien soif de vengeance... mais avant tout je veux éclaircir cette affaire...

SCÈNE V.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE.

Tiens, mon ami, voilà ton chapeau et ta canne... Ah ! monsieur Jouvenel, je vous salue...

JOUVENEL, saluant.

Madame...

MARIE.

Eh ! mon Dieu ! quelle drôle de figure tu as...

DESROSIERS.

C'est possible... (à Jouvenel.) ça me monte... sortons, j'éclaterais... Adieu, madame... Sortons, la bombe éclaterait.

SCÈNE VI.

MARIE, seule.

Qu'est-ce qu'il a donc ? il m'a jeté un regard... on ne sait jamais s'il est content ou fâché... et ces messieurs se plaignent de ne pas être aimés... est-ce notre faute !...

SCÈNE VII.

MARIE, FRÉDÉRIC, puis AMBROISE.

FRÉDÉRIC.

Marie...

MARIE.

Vous ici, monsieur ?

AMBROISE, entrant.

Pardon, madame, c'est c'te caisse qui doit contenir d'la porcelaine pour Rouen... monsieur m'a dit de l'emballer.

MARIE.

Tout-à-l'heure... vous reviendrez.

AMBROISE.

Suffit, bourgeoise. (A part.) Ça m'a tout l'air d'un miriflor qui veut faire de la casse dans le magasin du bourgeois.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

FRÉDÉRIC, MARIE.

FRÉDÉRIC.

Enfin, je puis donc vous parler sans témoins !

MARIE.

Je vous croyais à Saint-Denis.

FRÉDÉRIC.

J'ai dit cela pour détourner les soupçons de votre jaloux, de votre tyran... j'épiais son absence ; mais à présent que nous voilà réunis, ne causons que de notre amour.

MARIE.

Mais, monsieur, je ne vous ai pas dit que je vous aimais.

FRÉDÉRIC.

Oh ! c'est vrai, madame, c'est vrai... vous ne me l'avez pas dit... mais j'avais cru, à la manière dont j'étais accueilli, reconnaître au moins un sentiment de pitié... et j'espérais...

MARIE.

Quoi donc, monsieur ?..

FRÉDÉRIC.

Vous n'avez donc pas lu mon dernier feuilleton ?

MARIE.

Pardonnez-moi.

FRÉDÉRIC.

Ma nouvelle ne vous a donc pas intéressée ?

MARIE.

Oh ! si, beaucoup.

FRÉDÉRIC.

Oui... mais vous n'avez pas compris... la châteline c'était vous... Loys le ménestrel, c'était moi... la salle d'armes, votre magasin de porcelaines... et M. Desrosiers, le vieux soudard...

MARIE.

Ainsi... la ruse qui éloigne le soudard, le rendez-vous surpris...

FRÉDÉRIC.

C'est mon histoire.

AIR.

Et maintenant tous mes lecteurs attendent

La suite au prochain numéro.

Leurs abonnements me commandent :

C'est pour demain qu'il me faut du nouveau.

Mais ne soyez pas inhumaine,

A votre arrêt doux ou cruel

Est suspendu l'heur de la châtelaine

Ou le trépas du pauvre ménestrel.

Plaignez le ménestrel,

Je suis le ménestrel.

( Bruit dans la coulisse ; on entend la voix de Desrosiers. )

MARIE.

C'est mon mari! qu'est-ce qu'il aura encore oublié! oh! mon Dieu! s'il vous voit ici, vous qu'il croit à St. Denis, il soupçonnera...

FRÉDÉRIC.

Que m'importe! c'est un incident! ça fera une colonne de plus.

MARIE.

Mais moi, je serai perdue...

FRÉDÉRIC.

Ce mot décide le ménestrel... il se cachera.

MARIE.

C'est impossible!...

FRÉDÉRIC.

Vous avez bien une armoire... un étui de harpe... une cachette classique, enfin?

MARIE.

Rien du tout.

FRÉDÉRIC, se cachant dans la caisse.

Cette caisse... c'est peu poétique... mais on l'ennoblira.

(La caisse est à claire-voie, de sorte qu'en écartant la paille qui garnit l'entre-deux des planches, Frédéric peut être vu du public.)

MARIE.

Quel bonheur que j'aie renvoyé Ambroise!..

(Mettant de la paille sur la tête de Frédéric.) Prenez garde à la paille!

FRÉDÉRIC.

Oh! j'en ai une dans l'œil!

MARIE.

Fermez les yeux...

(Elle place le couvercle sur la caisse.)

## SCÈNE IX.

JOUVENEL, DESROSIERS, MARIE; FRÉDÉRIC, caché.

DESROSIERS, entrant d'une manière dramatique et regardant de tous côtés.

C'est moi.

MARIE.

Est-ce que vous avez oublié quelque chose, mon ami?

DESROSIERS.

Peut-être!...

JOUVENEL, à Desrosiers.

Modère-toi.

DESROSIERS, bas à Jovenel.

Se serait-il évaporé comme une ombre légère?...

FRÉDÉRIC, dans la caisse.

Ah fait, je suis très-bien comme ça! Quelle piquante aventure! Oh!... les clous!...

MARIE, à Desrosiers.

Enfin quel motif vous fait revenir?

DESROSIERS.

J'ai réfléchi qu'il n'est pas loin de quatre heures... Je ferai aussi bien ma course après le dîner qu'il ne faut pas laisser refroidir...

JOUVENEL.

C'est moi qui lui ai donné cette idée.

MARIE, à part.

De quoi se mêle-t-il, celui-là!

DESROSIERS.

Et mon estomac t'en remercie. C'est aussi dans son intérêt, car il dîne avec nous, ce cher ami!

FRÉDÉRIC, qui a écouté.

Ils vont dîner, à présent... Eh bien, ils ne se gênent pas... Je me fatigue...

DESROSIERS.

Fais-nous mettre promptement le couvert!

MARIE.

Oh! mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce qui va arriver!

(Elle sort.)

## SCÈNE X.

DESROSIERS, JOUVENEL; FRÉDÉRIC, caché.

DESROSIERS.

Il est caché ici!

JOUVENEL.

Mais où? cherchons.

DESROSIERS, indiquant une porte latérale.

Moi, de ce côté; toi, de l'autre.

(Il indique l'autre porte latérale.)

JOUVENEL.

Ça fait qu'il ne pourra pas nous échapper.

(Ils sortent chacun par une porte latérale.)

FRÉDÉRIC, soulevant le couvercle.

Si je pouvais filer pendant qu'ils me cherchent!...

(Desrosiers et Jovenel qui ont fait le tour de l'appartement paraissent ensemble à la porte du fond.)

JOUVENEL, de l'entrée de la porte.

Eh bien?

DESROSIERS, de même.

Eh bien?

JOUVENEL.

Rien.

DESROSIERS.

Rien.

FRÉDÉRIC, laissant tomber le couvercle.

Déjà!...

JOUVENEL.

Il est là...

DESROSIERS, voulant s'élançer.

Le misérable!...

JOUVENEL.

Chut!

(Il l'arrête.)

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE.

Ne vous impatientez pas, on va servir tout de suite.

DESROSIERS, sur le devant de la scène, bas à Jovenel.

Mais avant de nous mettre à table, il faut chasser...

JOUVENEL.

Pourquoi cela? tu dînes ordinairement à quatre heures : il est quatre heures, dinons. Eh quoi! tu dérangerais tes habitudes en faveur d'un amant! il est fait pour attendre.

DESROSIERS, souriant.

Oui, au fait, c'est son état, qu'il fasse anti-chambre : il est très bien là; qu'il y reste.

JOUVENEL.

Tout est dans l'ordre : l'amant caché...

DESROSIERS.

Et le mari à table. Je ne sais trop quel est le plus ridicule de nous deux.

JOUVENEL.

Assurément ce n'est pas toi.

DESROSIERS.

J'en ai peur, pour lui!

JOUVENEL.

Quelle heureuse idée tu as eue! sans toi je changeais l'heure de mon dîner.

FRÉDÉRIC.

Ce grand malheur!

DESROSIERS.

Et pour qui? je vous le demande! pour un drôle...

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce qu'il entend par là?...

MARIE.

D'ordinaire vous en parlez autrement, et vous exigez que j'aie pour lui des égards.

DESROSIERS.

Mais j'en ai, des égards, quand il est là; c'est tout naturel, on a une bonne pâte de pratique, un bon jobard comme lui, qui paie trois fois ce que les choses valent, on lui fait des politesses parceque ça rapporte, et on se moque de lui parceque c'est un miais, un imbécile, un crétin. Figure-toi que je lui ai vendu vingt et une soupières.

JOUVENEL.

Très bien.

DESROSIERS.

Et dix-sept moutardiers.

JOUVENEL.

Ab! ah! ah!

MARIE.

Oui, mon ami... mais il vous a demandé aujourd'hui même un cabaret de Sèvres.

DESROSIERS.

Nous verrons après dîner... mais avant il faut que j'envoie cette caisse de porcelaine. A propos, Ambroise a-t-il emballé?

MARIE, vivement.

Oui, oui, mon ami.

DESROSIERS.

Il ne reste plus qu'à clouer le couvercle... ça va être l'affaire d'un moment.

MARIE.

Ambroise va le faire.

DESROSIERS.

Jouvenel va m'aider...

FRÉDÉRIC.

Ils vont me clouer, à présent!...

MARIE, à Frédéric.

Laissez faire.

FRÉDÉRIC.

Comment que je laisse faire!...

MARIE.

Quand ils seront partis je déferai le couvercle.

DESROSIERS; il cloue, ainsi que Jouvenel.

Ain des Forgerons.

Allons, à l'ouvrage!

Et c'est important,

Clouons (*bis*) bien solidement;

Ça va par roulage

Voyager long-temps,

Et les cahots sont durs et fréquents.

MARIE, à part.

Comme il doit être à la gêne!

Mais vraiment...

JOUVENEL, clouant.

Pan, pan, pan!

MARIE, à part.

Ça donne bien de la peine,

Un amant!

DESROSIERS, clouant.

Pan, pan, pan.

(A Jouvenel.)

Montrons que les maris, en France,

Ne sont pas des Turcs; ma vengeance

Ne va pas jusqu'à l'empaler...

Il me suffit de l'emballer.

REPRISE.

On peut par roulage

Voyager long-temps

Et supporter des cahots fréquents :

Ainsi bon voyage,

Tu peux maintenant

Rouler sans craindre aucun accident.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, UN CAMIONEUR.

LE CAMIONEUR.

C'est-il ici, notre bourgeois, qu'il y a une eaisse à prendre?

JOUVENEL.

La voilà.

MARIE, vivement.

Mais ça ne doit partir que demain.

DESROSIERS.

Oui, mais pour avoir une place en dessous ça doit aller au roulage ce soir.

LE CAMIONEUR, renversant la caisse lourdement sur le côté.

Est-ce casuel, notre bourgeois?

DESROSIERS.

Allez toujours, c'est bien emballé.

(Le camionneur sort en faisant tourner la caisse sens dessus dessous jusqu'à la porte.)

MARIE.

Pauvre jeune homme! qu'est-ce qu'il va devenir?..

\* Ici l'acteur sort de la caisse par le dessous de la cou-lisse, de manière à ce que le public ne s'en aperçoive pas.

DESROSIERS, qui l'a écoutée.  
La fable du quartier.

MARIE.  
Quoi vous saviez... ah!..

(Elle se cache la figure.)

DESROSIERS.  
Voilà comment j'expédie les amoureux...  
JOUVENEL.

A celui de ma femme maintenant.  
(L'orchestre joue l'air: *Bon voyage, monsieur Dumolet.*)

## ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une chambre simplement meublée. Portes latérales à droite, l'une conduisant à la chambre de madame Jouvenel, l'autre à celle de Desirée. Armoire ouverte par le côté sur le public; fenêtre au fond, par laquelle on voit la maison d'en face et les fenêtres du logement de Massé. Table placée près de la chambre de madame Jouvenel.

### SCÈNE I.

DE MASSÉ, copiant; DESIRÉE, M<sup>me</sup> JOUVE-  
NEL, travaillant près de lui.

DE MASSÉ, après avoir copié avec activité.

Enfin, me voilà au bas de la page; je puis respirer... (Comme s'adressant aux deux femmes, mais ne regardant que madame Jouvenel.) Que vous êtes aimables! mesilames, de me tenir ainsi compagnie. Auprès de vous, je passerais ma vie à copier.

MADAME JOUVENEL, se moquant.

Sans boire ni manger?

DE MASSÉ.

Oh! madame... quand le cœur est plein...

(Desirée soupire.)

MADAME JOUVENEL, l'interrompant.

Si vous causez toujours, la besogne n'avancera pas.

DE MASSÉ, regardant son papier.

Ça n'est pas encore sec... Je disais donc?...

DESIRÉE, avec empressément.

Vous disiez qu'une personne vraiment sensible peut se nourrir de son seul amour... mais nous sommes trop jeunes tous les deux pour en avoir fait l'expérience. Aucune femme, n'est-ce pas, n'a sur votre cœur une influence?...

DE MASSÉ, regardant son papier.

Pardon, c'est sec...

(Il retourne vivement la page et se met à copier.)

DESIRÉE, à pari.

Il est timide...

DE MASSÉ, lisant tout haut ce qu'il vient de copier.

« C'est alors que je fus blessé... virgule. »

DESIRÉE.

Ah! quel vilain état, que l'état militaire... et les balles sont aveugles... sait-on où elles frappent?... au cœur, quelquefois. Je ne pourrais pas être la femme d'un officier... même supérieur... (baisant les yeux.) et je trouve que le commerce, la finance...

DE MASSÉ, raturant.

Pardon, vous me faites tromper.

DESIRÉE, à part.

Je lui donne des distractions! pauvre jeune homme!

DE MASSÉ, lisant tout haut ce qu'il va copier.  
« Je reçus l'ordre de partir. »

DESIRÉE.

Mon Dieu, oui! ces pauvres maris militaires ne s'appartiennent pas, et encore moins à leur femme. Par exemple, mon frère doit se trouver à Versailles demain matin, à cinq heures, pour une inspection... eh bien! afin de pouvoir être exact, il faut qu'il parte dès ce soir, et nous passerons la nuit ici, seules! Une jeune femme et une demoiselle! pas de cavalier pour nous défendre... et aujourd'hui qu'on ne parle que de voleurs...

DE MASSÉ, vivement. On se lève.

On dit même que le quartier en est infesté... pas plus tard qu'hier on a volé à dix pas d'ici... chez le bijoutier.

MADAME JOUVENEL.

Ce n'est peut-être pas vrai.

DE MASSÉ.

On a enfoncé deux volets.

DESIRÉE.

Quelle imprudence de nous laisser sans protecteur... moi, dont les fenêtres ne sont pas grillées!... eh! mon Dieu! je pense que je les ai laissées ouvertes... j'ai toujours peur qu'on ne se glisse sous mon lit... je vais me barricader....

DE MASSÉ.

S'il y a du danger, appelez-moi.

DESIRÉE.

Ah! mon Dieu, mon Dieu! je suis toute tremblante!

(Elle sort.)

### SCÈNE II.

M<sup>me</sup> JOUVENEL, DE MASSÉ.

DE MASSÉ, vivement.

Rassurez-vous, madame... je veillerai sur vous...

MADAME JOUVENEL.

Mais, monsieur, je n'ai pas peur.

DE MASSÉ.

Mille dangers vous menacent... je passerai la nuit ici.

MADAME JOUVENEL.

Mais je vous assure que non.

DE MASSÉ.

Ah! madame... je vous ai parlé de mon amour, vous n'avez pas voulu m'entendre... je ne vous en veux pas.

MADAME JOUVENEL.

Je l'espère.

DE MASSÉ.

Et maintenant, vous me refuseriez jusqu'au bonheur de vous défendre... de vous protéger... car c'est là mon seul désir, mon unique pensée!

MADAME JOUVENEL.

Mais, monsieur... il faudrait d'abord qu'il y eût un danger, et si vous réfléchissiez un instant...

DE MASSÉ.

Non, madame... je ne réfléchis pas, je ne veux pas réfléchir.

MADAME JOUVENEL.

Vous avez tort... c'est quelquefois très utile.

DE MASSÉ.

Je veillerai sur vous, je vous défendrai malgré vous... c'est mon droit et j'en userai... Si vous refusez de me laisser ici, eh bien! je passerai la nuit dans la rue, sous vos fenêtres.

MADAME JOUVENEL.

Vous aurez encore bien plus tort... les nuits sont fraîches...

DE MASSÉ.

Que m'importe!

MADAME JOUVENEL.

Le temps est à la pluie.

DE MASSÉ.

Je braverai la pluie.

MADAME JOUVENEL.

Vous attraperez un gros rhume. Croyez-moi... vous serez bien mieux dans votre lit.

DE MASSÉ.

Est-ce que je pourrais dormir?

AIR D'ARISTIPPE.

Toute la nuit je ferai sentinelle.  
C'est à cela que se bornent mes vœux;  
Grâce à mon rêve, oui, malgré vous, cruelle,  
Je trouverai le moyen d'être heureux.

MADAME JOUVENEL.

Ce projet-là, croyez-moi, vaut bien mieux;  
Du moins sur vous si le nuage crève  
Vous aurez chaud, vous serez abrité,  
Et vous verrez que le bonheur, en rêve,  
Est préférable à la réalité.

JOUVENEL, dans la coulisse.

Surtout, veillez bien à ce que les portes soient fermées.

MADAME JOUVENEL.

J'entends mon mari, si vous voulez lui faire part de vos idées généreuses et chevaleresques...

DE MASSÉ.

Eh! madame, les hommes, les maris surtout, comprennent-ils cette délicatesse de sentiment

que les femmes entendent si bien?... Il serait capable de ne pas croire à ce dévouement pur et désintéressé...

MADAME JOUVENEL.

Ça se pourrait bien.

DE MASSÉ.

C'est pour cela qu'il faut lui taire... lui cacher... et tenez... il ne doit rester que quelques instants, et partir pour Versailles... j'attendrai ici son départ.

( Il se cache dans l'armoire qui a une ouverture sur le public. )

MADAME JOUVENEL.

Mais, monsieur, je vous en prie...

## SCÈNE III.

M<sup>me</sup> et M. JOUVENEL; DE MASSÉ, caché.

JOUVENEL.

Tiens, tu es seule!

MADAME JOUVENEL, hésitant.

Oui... mon ami.

DE MASSÉ, caché.

Elle ne me trahira pas.

MADAME JOUVENEL, à part.

En lui disant qu'il est là je serais peut-être la cause d'un duel...

JOUVENEL, regardant le cahier que copie de Massé.

Ah! je ne suis pas content, mon copiste se néglige... nous avons eu des distractions. Je suis sûr que c'est plein de fautes, je vois déjà des abréviations, style de Lauquier... ( il referme la table et la place près de la chambre de Desirée. ) mais je n'ai pas le temps d'examiner, il faut que je mette mon grand uniforme. Il est dans ce cabinet.

MADAME JOUVENEL, à part.

Ah! mon Dieu!

DE MASSÉ, caché.

Je n'entends rien.

MADAME JOUVENEL, à son mari qui va vers le cabinet.

Mon ami...

JOUVENEL.

D'où vient ce trouble, cette hésitation?...

MADAME JOUVENEL.

J'ai une révélation à te faire, mais promets-moi de ne pas te fâcher.

JOUVENEL.

Je devine ce que tu vas me dire... monsieur de Massé est là, dans ce cabinet.

MADAME JOUVENEL.

Oui.

JOUVENEL.

Où il s'est caché malgré toi... je sais tout... j'ai tout entendu.

MADAME JOUVENEL.

Vraiment!

JOUVENEL.

Éloigne-toi.

MADAME JOUVENEL.

Tu veux?..

JOUVENEL.

Sois tranquille... les choses se passeront le mieux du monde.

MADAME JOUVENEL.

Oh ! n'importe... écoutons.

(Elle entre dans sa chambre.)

JOUVENEL, ouvrant le cabinet.

Qu'est-ce que vous faites donc là ? voyons... sortez donc ! vous êtes roulé dans mon manteau, Dieu me pardonne !

DE MASSÉ jetant le manteau dans lequel il est roulé.

Je dois vous dire que je suis seul coupable...

JOUVENEL.

Eh ! mon Dieu !... il n'y a personne de coupable... je vous crois même parfaitement innocent... ayez la bonté de me passer mon habit.

DE MASSÉ le lui passe machinalement.

Voilà.

JOUVENEL.

Mon épée, s'il vous plaît... (Il prend l'épée, la tire.— Effroi de Massé.— Il la remet dans le fourreau.) Pas rouillée du tout... (Prenant son chapeau.) Est-ce que vous avez juré guerre à mort à mes effets ? voilà comme vous arrangez mon chapeau !...

DE MASSÉ.

Monsieur, je suis à votre discrétion, vous avez le droit de me demander...

JOUVENEL.

J'aurais droit de vous demander un autre chapeau... quelle idée aussi d'aller vous loger là-dedans ! vous jouez donc à cache-cache avec ma petite sœur ?

DE MASSÉ, à part.

Atroce plaisanterie ! (Haut.) Assez, monsieur, nous nous reverrons...

JOUVENEL.

J'espère bien le contraire... je vous consignerai chez mon portier.

DE MASSÉ, à part.

Quand on met les amants à la porte, ils rentrent toujours par la fenêtre...

JOUVENEL, le reconduisant.

Au plaisir de ne plus vous revoir... j'en suis fâché, ça va laisser en souffrance la copie de mes mémoires. (De Massé sort.) Cependant si vous voulez copier chez vous...

## SCÈNE IV.

JOUVENEL, M<sup>me</sup> JOUVENEL.

JOUVENEL.

Eh bien ! qu'en dis-tu ?

MADAME JOUVENEL.

Ah ! mon ami, je suis bien heureuse... grace au ciel, me voilà débarrassée d'un grand ennui... l'amour de ce jeune homme.

JOUVENEL.

J'avais tout compris dès le premier jour... mais je voulais que la confiance me vint de toi... tu es une brave petite femme ; et maintenant viens m'embrasser.

MADAME JOUVENEL.

Avec plaisir...

(Elle l'embrasse.)

JOUVENEL.

Mieux que cela... narguons les amoureux. (Il va ouvrir la croisée du fond.) Le tien est rentré sans doute... encore un baiser.

(Il l'embrasse.)

MADAME JOUVENEL.

AIR de Panseron.

Oui, prouvons que même à Paris  
Le bonheur est pour les maris.

JOUVENEL.

Paravents, coffres, cachettes,  
Tribunaux, pièges, traquenard,  
Fenêtres, portes secrètes,  
Des amoureux voilà la part.

MADAME JOUVENEL.

Je puis dans cette demeure,  
Même après la lune de miel,  
T'aimer à la face du ciel,  
Et te le dire à toute heure.

ENSEMBLE.

Oui, prouvons que même à Paris  
Le bonheur est pour les maris.

(Madame Jouvenel se jette dans les bras de son mari.)

## SCÈNE V.

LES MÊMES, DESIRÉE.

DESIRÉE.

Que vois-je !.. quelle gaieté !.. quel entrain !..

JOUVENEL.

Eh !... c'est pour donner à ma petite femme un peu de joie avant mon départ... une nuit solitaire... je ne l'ai pas habituée à cela...

DESIRÉE.

Mon frère... mon frère... vous allez oublier que vous parlez devant une demoiselle... lisez plutôt cette lettre qui vient d'arriver pour vous.

JOUVENEL.

Encore une bonne nouvelle... la journée est heureuse... l'inspection est remise.

MADAME JOUVENEL.

Oh ! que je suis contente !

DESIRÉE, à part.

Il reste... il me semble que j'en suis fâchée... serait-ce un pressentiment ?...

JOUVENEL.

Mais tu dois être fatiguée, petite femme ; allons nous coucher... (Il prend sa femme par le bras, et rentre avec elle.— Emportant un flambeau.) Bonne nuit, ma sœur.



DESIRÉE.

Bonne nuit, mon frère... Ah !...  
( Elle soupire et rentre dans sa chambre, emportant un flambeau. )

SCÈNE VI.

DE MASSÉ, seul, à sa fenêtre.

Eh ! vite, à la besogne. Jetons un pont... ( Il place une planche qui va de sa fenêtre à celle de Jouvenel. ) Maintenant il ne faut pas que la tête me tourne. ( Il traverse en chancelant, une lanterne à la main. Le pied lui glisse, la lanterne lui échappe... tombe dans la rue, et lui dans la chambre. ) Ah ! mon Dieu !... je me suis cru dans la rue ! Heureusement ce n'est que ma lanterne qui a fait le saut périlleux : oui, mais me voilà sans lumière. Je ne sais plus comment m'orienter. ( Il cherche en tâtonnant et se heurte contre la table. ) Je me reconnais. Voici la table où je copie... placée par moi juste à côté de sa chambre.

Aux de la Colonne.

Bureau charmant, mon sauveur et mon guide,  
Toi que j'ai maudit tous les jours ;  
En copiant un manuscrit stupide,  
Tu vas donc servir mes amours.  
Grâce à ton généreux secours,  
Je vais à ses fables histoires  
( Le mari doit l'en savoir gré, vraiment, )  
Mêler un feuillet de roman,  
Dans l'intérêt de ses mémoires,  
Afin d'égayer ses mémoires.

( Il frappe à la porte de Desirée. )

DESIRÉE.

Qui est là ?

DE MASSÉ.

L'amant le plus fidèle, le plus dévoué.

SCÈNE VII.

DE MASSÉ, DESIRÉE.

DESIRÉE, à mi-voix.

Grand Dieu ! c'est vous ! ô mes pressentiments !...  
( Elle se laisse aller tout émue sur une chaise. )

DE MASSÉ.

Vous m'aviez donc compris ?

DESIRÉE.

Parlons bas, pour que ma belle-sœur ne puisse pas nous entendre.

DE MASSÉ, à part.

Elle ne se fâche pas ? bon !... je le savais bien que c'était une ruse.

DESIRÉE.

Eh quoi ! vous ici à l'heure qu'il est... mais comment ?...

DE MASSÉ.

Une planche, de ma fenêtre à celle-ci.

DESIRÉE.

Imprudent ! et si le pied vous avait manqué, vous étiez mort !...

DE MASSÉ.

Qu'importe, on peut bien risquer quelque chose pour la femme que l'on chérit, que l'on adore...

DESIRÉE, avec sentiment.

Et vous n'avez pas songé aux personnes que vous plongeriez dans l'affliction ?

DE MASSÉ.

Il en est donc ?... oh !... dites... dites-moi que c'est vous...

DESIRÉE.

Je ne sais que répondre, je suis si troublée... vous ne m'avez jamais parlé ainsi.

DE MASSÉ.

C'est que nous sommes loin de ces regards jaloux qui nous surveillent. C'est que je puis vous dire tout haut que je vous aime, sans que d'autres l'entendent...

DESIRÉE.

Quelle délicatesse ! pauvre garçon...

DE MASSÉ.

C'est que je ne suis pas glacé par la présence de votre maître, de votre tyran, de M. Jouvenel enfin !...

DESIRÉE.

Il faudra bien qu'il consente à notre amour.

DE MASSÉ.

Lui !...

DESIRÉE.

Je me séparerais plutôt.

DE MASSÉ.

Il serait vrai !... je ne puis croire à tant de bonheur ; j'en veux une preuve.

DESIRÉE.

Oh ! soyez sage... ( Il l'embrasse. ) Méchant... je suis plus généreuse que vous... je ne vous ai pas demandé les preuves de votre amour.

DE MASSÉ

Je vous en ai donné mille

DESIRÉE.

Lesquelles ?...

DE MASSÉ.

N'est-ce donc rien que de copier tout le jour d'ennuyeux manuscrits pour donner un motif à mes visites... et pour détourner les soupçons de votre mari...

DESIRÉE.

Hein !...

DE MASSÉ.

N'est-ce donc rien, pour lui donner le change, de faire l'aimable avec votre belle-sœur...

DESIRÉE, à part.

Qu'entends-je !

DE MASSÉ.

Cette vieille folle qui me croit passionné pour elle, et m'assassine de ses regards atroce-ment langoureux ..

DESIRÉE.

Oh ! j'étouffe... je suffoque !... ( De Massé va pour la secourir. — Le reponnant. ) Monstre indigne !

DE MASSÉ.

O Dieu! la vieille!... je suis mort!...

DESIRÉE.

Ara de Wallace.

Redoute ma colère!  
De qui m'ose outrager,  
Insolent, téméraire,  
Je saurai me venger.

DE MASSÉ.

Ici je vous demande grâce.

(A part.)

Quelle méprise... et qu'ai-je fait ?

DESIRÉE.

Non, je veux punir tant d'audace.

DE MASSÉ.

Il en faut beaucoup, en effet.

ENSEMBLE.

DESIRÉE.

Redoute ma colère, etc.

DE MASSÉ.

Calmez votre colère,  
N'allez pas vous venger, etc.

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, JOUVENEL.

JOUVENEL, entrant avec un pistolet et un flambeau  
à la main. — Jour à la rampe.

D'où vient ce bruit?...

DESIRÉE, se jetant dans les bras de son frère.

Je suis innocente... je te le jure, mon frère!  
ce n'est pas moi...

DE MASSÉ, bas à Desirée.

Silence!...

JOUVENEL, d'un grand sérieux.

Un homme chez moi en tête-à-tête avec ma  
sœur! (à part.) je tiens ma vengeance. (Haut.)  
Monsieur, je l'avoue en rougissant, j'avais cru  
jusqu'ici que vos assiduités étaient pour ma  
femme... mais je dois me rendre à l'évidence... ce  
rendez-vous nocturne suffit pour m'éclairer.

DE MASSÉ.

Monsieur...

JOUVENEL.

Je sais ce que vous allez me dire... Elle est  
fille, libre, maîtresse de son choix... il est tom-  
bé sur vous...

DE MASSÉ.

Mais... monsieur...

JOUVENEL.

J'aurais mieux aimé que vous vous fussiez  
adressé à moi... mais la jeunesse et la force  
des passions vous excusent tous deux.

DE MASSÉ.

Ah çà! mais... Ah çà! mais...

JOUVENEL.

Je n'abuserai pas de ma position pour vous  
faire des reproches... je vous erois homme

d'honneur, ma sœur a été outragée, vous com-  
prenez qu'il nous faut une réparation : demain  
j'aurai des témoins.

DESIRÉE.

O ciel! un combat!...

JOUVENEL.

Du tout... un contrat.

DE MASSÉ.

Hein!...

JOUVENEL.

Un mariage seul peut effacer...

DE MASSÉ.

Mais mademoiselle ne consentira pas... (Bas à  
Desirée.) Vous savez la vérité, mademoiselle...

DESIRÉE.

C'est une nécessité affreuse que d'unir sa  
destinée à celle d'un homme dont les senti-  
ments... sont douteux.

DE MASSÉ.

Comment, douteux?...

DESIRÉE.

Mais quand le devoir commande il ne faut  
pas hésiter; et je me sacrifie à l'honneur de ma  
famille entière.

DE MASSÉ.

Mais c'est un guet-ap...  
JOUVENEL.

Pas un mot de plus... il serait offensant  
pour nous tous... Ma sœur a été compromise...  
vous allez me signer une promesse de mariage,  
ou sauter par cette fenêtre.

(Il arme son pistolet.)

DE MASSÉ, allant vers la fenêtre.

Au moins voilà une issue...

JOUVENEL.

Choisissez...

DE MASSÉ.

A quel étage demeurez-vous, monsieur?

JOUVENEL.

Au second.

DE MASSÉ.

Je choisis la fenêtre.

DESIRÉE.

Plus d'espoir!...

JOUVENEL, continuant.

Au dessus de l'entresol...

DE MASSÉ, s'arrêtant.

Ah! diable... vous avez l'entresol pour  
vous... vous gagnez d'un entresol.

JOUVENEL.

Voici du papier et une plume...

(Il fait passer de Massé vers la table.)

DE MASSÉ, qui s'assied et qui écrit.

Demain je dépose ma plainte entre les mains  
du procureur du roi.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, M<sup>me</sup> JOUVENEL.

MADAME JOUVENEL, entrant.

Eh bien ! mon ami, tu ne reviens pas ?

JOUVENEL.

J'étais occupé à conclure un mariage, et je te présente les nouveaux époux.

(Le rideau baisse sur l'air : Il faut des époux assortis.)

ACTE QUATRIÈME.

La scène se passe chez M. Ravinet. — Une cour plantée. A gauche, petite maison en maille. Un balcon. Au fond, mur ouvert par une grille; à côté de la grille, une niche à chien. A droite, maison du jardinier.

SCÈNE I.

M. RAVINET, M<sup>me</sup> ERNESTINE RAVINET.

ERNESTINE, à son mari, qui au lever du rideau ferme la grille.

Pourquoi fermez-vous donc cette grille, monsieur Ravinet, puisque vous allez sortir pour faire votre faction de nuit ?

RAVINET.

Oh ! une simple précaution : Passy est trop près de Paris ; on n'y est à l'abri ni des voleurs ni des amoureux ; c'est effrayant pour un mari qui, en qualité d'employé, est obligé de passer toutes ses journées au Trésor... mon trésor !

ERNESTINE.

Ne m'appellez donc plus comme cela ! je ne sais jamais si c'est de votre femme ou de votre bureau que vous parlez.

RAVINET.

Peux-tu t'y tromper ? Mon trésor de femme, qui fait le bonheur de mon existence, est-ce que cela ressemble à mon bureau du Trésor, qui fait mon désespoir, puisqu'il m'éloigne de toi régulièrement de neuf à cinq.

Aix du Piège.

Mari, sous-chef, entre mes deux emplois

Remarque donc la différence extrême :

Là-bas, je suis inexact quelquefois ;

Ici, l'exactitude même.

J'admets fort bien au Trésor-Rivoli

Qu'on me commande ou qu'on fasse mes affaires ;

Oui, mais j'exclus du trésor de Passy

Les chefs et les surauméraires.

Va, va, tu n'entends rien aux douces câlineries d'une ame tendre, Ernestine. C'est moi qui suis la femme ; jamais un de ces jolis petits mous d'amitié ne s'échapperait de ta bouche ; pourquoi ne m'appellerais-tu pas ton bichon ?

ERNESTINE.

Mon bichon ! comme un chien ?

RAVINET.

Tu n'en as pas ; nous n'avons que Pataud, il n'y aurait pas d'erreur possible ; ne suis-je pas votre unique ?

ERNESTINE.

Oui, certainement, monsieur, mon unique, (à part.) et sans pareil.

RAVINET.

Bien vrai ? (Il l'embrasse.) Mais n'ai-je pas entendu quelque chose ?

ERNESTINE, à part.

Mon Dieu ! Olivier, peut-être !

RAVINET.

Écoute !

ERNESTINE.

Oh ! je n'entends rien ! monsieur.

RAVINET.

Attends, je vais voir.

(Il va regarder en dehors de la grille.)

ERNESTINE.

Mon Dieu ! est-ce que tous les maris sont comme ça maussades, ennuyeux !...

Aix nouveau.

Leur jalousie, ah ! quel supplice !

Nous veut toujours avoir en défaut.

Ils ont bien peur qu'on les trahisse,

Et font pour ça tout ce qu'il faut,

Ils font pour ça tout ce qu'il faut.

Toujours près d'eux comme leur ombre,

Ils ont un contraste vivant ;

Quand l'époux est maussade et sombre

Lui se montre empressé, galant.

Est-ce nous qui sommes coupables

S'ils ne savent pas nous charmer ?

Les maris ne sont pas aimables,

Comment pouvons-nous les aimer ?

Leur jalousie, etc.

(La nuit vient petit-à-petit.)

RAVINET, rentrant.

Je me trompais.

ERNESTINE.

Allez-vous encore me tourmenter pour une mouche qui vole, un étranger qui passe ?

RAVINET.

Te tourmenter ! moi ! quand je ne songe qu'à ton bonheur ! Afin de te faire respirer plus à ton aise, et de te maintenir le teint frais, ne t'ai-je pas loué cette petite maison, hors barrière ?...

ERNESTINE, à part.

Oui, pour m'éloigner de tous les jeunes gens.

RAVINET.

Aussi, tu deviens tous les jours plus jolie.

ERNESTINE, à part.

La belle avance! il n'y a personne ici pour me le dire.

RAVINET.

Tu as désiré l'exercice du cheval, et tout de suite je t'ai acheté un âne; tu aimes les fleurs, je t'ai entouré de celles qui sont particulièrement ton image, le volubilis, la tulipe, la renoncule.

ERNESTINE.

Elles sont jolies, vos fleurs! elles sont toutes fanées.

RAVINET.

Fanées! (A part.) Elle ne m'a jamais rien dit d'aussi sec. Et voilà tout le fruit de mes fleurs!

ERNESTINE, à part.

Mon Dieu! mon Dieu! mon mari ne s'en ira pas! (Haut.) Mon ami, songe donc que tu es en retard; l'heure de ta faction approche.

RAVINET.

Tu as raison.

ERNESTINE.

Je vais préparer ton fournement.

RAVINET.

C'est cela. (Elle rentre.) Diable! ma femme a l'air bien pressée de me voir partir! et être obligé d'aller monter la garde! Maudite garde!.. Ah! une idée! Je dirai à mon colonel que j'éprouve des inquiétudes... dans les jambes... et je me ferai réformer.

(Il rentre.)

## SCÈNE II.

OLIVIER, seul, paraissant sur le mur. Négligé très élégant.

Bon! la grille est fermée... le mari est absent... à moi le champ de bataille! oh!... il est joli le champ de bataille! tout parsemé de tessons de bouteilles... comme ça coupe!... diable de tessons, va!... mon sang qui coule au commencement de l'aventure... quel présage! n'importe... le mari monte la garde... sa divine compagne m'en a instruit, en me disant combien elle avait peur ces jours-là... la nuit... seule dans sa petite maison... et je ne puis manquer à un rendez-vous si positif!... Descendons... je me suis déjà déchiré les mains... prenons garde de nous déchirer autre chose. Un instant... qu'est-ce que je vois là, au-dessous de moi? une niche à chien, Dieu me pardonne!...

(Il se remet sur le mur.)

ATE du Loth galest.

Fichue! halte là! je n'ose plus broncher.

Toute la nuit me faudra-t-il percher!

L'amour m'a fait beau jeu, mais le hasard me triche. Quand la femme m'attend, faut-il que dans sa niche, Pour m'arrêter tout court, je rencontre un caniche... Où la fidélité va-t-elle se nicher!..

Sachons d'abord si elle est occupée... C'est que le matin me déchirerait autrement encore que les tessons de bouteilles... Hum! hum! Pataud!.. il ne sort pas de sa demeure! (Il jette un morceau de plâtre.) Rien non plus! la bête est en ville... je puis me risquer... et sa maison va même me servir de courte échelle. (Il descend.) Bon!.. me voilà en bas... le mari est retourné au poste; moi je suis au mien... il ne s'agit plus que d'annoncer ma présence par un léger prélude... je suis ému comme le jour d'une première représentation. (Il chante: *Je suis Lindor*, et s'accompagne en frappant sur son chapeau. — On entend la voix de Ravinet.) Oh! le mari!

(Il se cache sous le balcon.)

## SCÈNE III.

OLIVIER, sous le balcon; RAVINET, ERNESTINE, paraissant sur le balcon.

RAVINET.

Qu'est-ce que c'est que ça?

ERNESTINE.

C'est le crin-crin de quelque musicien de la barrière, sans doute.

OLIVIER, sous le balcon.

O présence d'esprit féminine!..

RAVINET.

Ou plutôt un aveugle qui rentre dans son galest.

OLIVIER, sous le balcon.

Aveugle! J'espère bien que c'est lui qui sera aveugle.

RAVINET.

Ernestine!

ERNESTINE.

Mon ami?

RAVINET.

As-tu recommandé à Antoine de placer les traquenards et les pièges à loup autour de la maison, pour te rassurer pendant mon absence?

ERNESTINE.

Oui, mon ami.

OLIVIER, à part.

Qu'entends-je! Elle sait que je dois venir, et elle fait placer des pièges à loup... Ah! mais... Ah! mais...

ERNESTINE.

Vous aurez un temps superbe pour vos patrouilles; quand il pleut, vous ne sauriez croire combien je souffre pour vous!

OLIVIER, à part.

C'est ça, elle m'a l'air sensible ! Des pièges à loup !

RAVINET, se penchant pour voir le temps.

Oui, oui, l'orage s'est dissipé, il n'y aura pas de pluie. Il faut que j'arrose mes fleurs.

OLIVIER.

Arrose, arrose, gros horticulteur?... (Ravinet prend un arrosoir et le vide, une partie tombe sur la tête d'Olivier.) Oh !... ça me coule dans le dos !

ERNESTINE.

Mais, mon ami, vous versez à côté.

RAVINET.

Tu crois ?

OLIVIER, à part.

Elle appelle ça à côté.

RAVINET.

Donne-moi l'autre arrosoir.

ERNESTINE.

Mon ami, il est vide.

OLIVIER, à part.

C'est heureux !... et être obligé de gober tout sans broncher, comme un soldat, l'arme au bras, sous le feu de l'ennemi.

RAVINET.

Mais l'heure de ma faction approche... passons vite mes buffleteries.

OLIVIER, à part.

Ah ! enfin ! il va donc partir, le buffle !

RAVINET.

Toutes les fois que je suis obligé de te quitter, Ernestine, il me semble... que je vais être...

ERNESTINE.

Quoi donc ? monsieur...

RAVINET, avec un soupir.

Ah ! rien ! rien... (La baisant au front.) Adieu, Ernestine... pense à moi.

(Ils disparaissent du balcon.)

OLIVIER, seul.

Diable ! il va peut-être traverser la cour... justement... oh !

(Il se blottit contre le coin de la maison.)

RAVINET, paraissant dans la cour.

Et être obligé d'aller faire une faction à la mairie, quand on a une femme dans sa maison, la jalousie dans son cœur, et froid aux pieds ! O patrie ! Encore si on pouvait emporter une chaussette !

(Il place son fusil sur l'épaule, et manque d'éborgner Olivier avec la bayonnette. — Il sort et ferme la grille.)

oo

SCÈNE IV.

OLIVIER, puis ERNESTINE.

OLIVIER.

Pat !... pat !... ame de ma vie... je suis là.

(Ernestine paraît au balcon.)

ERNESTINE.

Je le sais bien

OLIVIER.

Et j'étais là.

(Il désigne le dessous du balcon.)

ERNESTINE.

Je m'en doutais.

OLIVIER.

Alors, vous auriez bien dû me faire passer un parapluie... j'en ai le frisson... berr... brrr...

ERNESTINE.

Pauvre garçon !... vous êtes donc trempé ?

OLIVIER.

Comme un saule-pleureur, après l'orage..... et il en a fait, de l'orage !... il faut que votre mari ait des arrosoirs de Gargantua... mais enfin, il est parti !

ERNESTINE.

Et ça n'a pas été sans peine...

OLIVIER.

Ah ! respirons... que la vie nous soit légère... et que les flammes de l'amour sèchent un peu mes vêtements... si c'est possible. Mais votre tyran vient enfin de mettre la grille entre nous et lui... cette affreuse grille qui m'a donné un faux signal.

ERNESTINE.

Oh ! j'en ai été bien contrariée, allez.

OLIVIER.

Fichtre ! et moi donc ! encore, si je n'avais été que contrarié !

ERNESTINE.

Heureusement, mon mari ne s'est pas aperçu de votre présence...

OLIVIER.

Non, non... c'est moi qui me suis aperçu de la sienne...

ERNESTINE.

Ça vaut bien mieux.

OLIVIER.

Bien mieux !... mais je vous vois, je vous entends... le moment est venu de me laisser lire dans votre ame...

ERNESTINE.

Olivier ! Olivier !

OLIVIER.

Mais, comment lire de si loin... la nuit sur tout... je vais monter près de vous.

ERNESTINE.

Une escalade !... Olivier, je vous le défends.

Air : On ne parle pas sous les armes (CLAPINSON).

Restez en bas...

OLIVIER.

Restez en bas !

ENSEMBLE

ERNESTINE.

Ah ! par pitié, ne montez pas.

OLIVIER.

Faut-il, hélas ! rester en bas ?

ERNESTINE.

Car vos discours ont plus de charmes,

De loin ainsi,  
Et Dieu merci,  
Je suis sans crainte et sans alarmes.

OLIVIER,  
Que craignez-vous  
Quand votre époux  
A la mairie est sous les armes ?

ERNESTINE.  
Parlez plus bas,  
Je tremble, hélas !

ENSEMBLE.  
Chut ! chut ! parlons plus bas.

OLIVIER, qui a écouté.  
On ne vient pas.

ERNESTINE.  
Je tremble, hélas !

ENSEMBLE.  
Chut ! plus bas,  
Ne parlons pas.  
Chut ! chut ! chut ! chut !

ERNESTINE.  
Eh ! mais n'est-ce pas trop déjà  
Que dans mes yeux je laisse lire ?  
Ce bonheur-là doit vous suffire...

OLIVIER.  
La nuit est trop noire pour ça ;  
Dans vos yeux je ne puis pas lire,  
La nuit est trop noire pour ça.  
A ma prière il faut céder,  
Sans quoi je vais escalader.  
(Il cherche à monter au balcon.)

ERNESTINE.  
Mais c'est affreux !... quoi ! se permettre !...  
D'effroi je meurs.

OLIVIER.  
A vos rigueurs,  
Non, je ne veux plus me soumettre.

ERNESTINE.  
Descendez donc,  
J'appelle...

OLIVIER.  
Non,  
Car ce serait vous compromettre.  
(Arrivé sur le balcon.)

Parlez plus bas.  
ERNESTINE.  
Je tremble, hélas !

ENSEMBLE.  
Chut ! chut ! parlons plus bas.  
OLIVIER, qui a écouté.  
On ne vient pas.

ERNESTINE.  
Je tremble, hélas !

ENSEMBLE.  
Chut ! plus bas,  
Ne parlons pas.  
Chut ! chut ! chut !  
(À ce moment, Olivier enjambe la rampe du balcon.)

ERNESTINE.

Que faites-vous ?

(Elle rentre brusquement, ferme la porte au nez d'Olivier, qui reste sur le balcon. Ravinet entre précipitamment par la grille.)

OLIVIER.

Oh ! le mari !

(Il se blottit le nez contre le mur, et reste sans faire un mouvement pendant toute la scène suivante.)

## SCÈNE V.

\* RAVINET, OLIVIER.

RAVINET.

Croisez... cette !... il me semblait avoir entendu... (Il cherche.) Si j'avais trouvé... n'importe qui... je l'embrochais comme... n'importe quoi. Il n'y a pas à dire, il est un dieu pour les amants. Mais mon chef de poste est marié... il a compris les tourments de ma situation, et m'a permis de venir achever ma faction ici... où mon service est, je crois, plus utile qu'à la mairie... Quelle idée ! si le galant, au lieu de fuir, était monté chez moi !... Ah ! je veux à l'instant...

(Il rentre.)

## SCÈNE VI.

OLIVIER, seul ; il cherche à descendre.

Diable ! la chance n'est pas pour moi. (Pendant qu'il descend avec peine.) Et l'on dit qu'ils sont jobards, les maris ! (Il tombe à terre.) Bon ! nouvelle péripétie... il faut espérer que ce sera la dernière... Encore le mari ! mais c'est un vol-tigeur que ce chasseur-là !... Où me cacher ?... Le jardin est semé de pièges à loup... ah !... la niche.

(Il s'y cache.)

## SCÈNE VII.

OLIVIER, dans la niche ; RAVINET, rentrant dans la cour.

RAVINET.

Personne... et pourtant madame Ravinet était bien émue... Si mon jardinier suivait mes ordres... mais il sait que je suis de garde... il aura décampé... pourvu qu'il n'ait pas emmené Pataud... (Appelant.) Pataud ! Pataud ! (écoutant.) il ne répond pas... il est peut-être endormi dans sa niche... voyons.

OLIVIER, aboyant.

Houa ! houa !

RAVINET, reculant effrayé.

Ah ! à la bonne heure... je suis rassuré... fidèle à son devoir, il est à son poste pour avertir ; mais ça ne suffit pas d'être averti : il faut encore être en mesure ; car enfin, mon chien

n'a pas de fusil... et mon fusil n'a pas de chien...  
Allons prendre celui d'Antoine.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

OLIVIER, seul dans la niche.

Un fusil! pour le coup il est temps de dénicher... dénichons! je ne veux pas être fusillé... oh! ma foi, je brave les pièges à loup.

(Il sort dans le jardin.)

SCÈNE IX.

RAVINET, seul, rentrant, un fusil de chasse à la main; le bourrant avec la baguette.

Double charge! deux cartouches de sel gris. Maintenant, à mon balcon!... et au premier signal, au moindre bruit... attention! en joue... feu!... pan! pan! pan!

(Il rentre chez lui.)

SCÈNE X.

OLIVIER, arrivant, l'habit et les cheveux tout blancs et en désordre.

Aïe!... aïe!... aïe!... je suis estropié!... je suis borgne! je suis... je ne sais pas ce que je ne suis pas!... et impossible de m'échapper par là... une chute de quinze pieds dans la chaux vive... (Il étourne.) Ce scélérat de mari fait ré-

crépir son mur... ça devrait être défendu... (Il va s'asseoir sur la niche. On entend dans l'orchestre la marche de la patrouille qui va crescendo jusqu'à la fin du tableau.) Ah! je commence à y voir clair!... Où suis-je?... bon! voilà la niche qui m'a aidé à descendre... elle va m'aider...

(Il monte; en ce moment, la patrouille passe devant la grille du fond.)

RAVINET, paraissant au balcon.

Que vois-je?... quelque chose de semblable à un homme, qui grimpe après mon mur!... et Pataud qui reste muet!... serait-il d'intelligence?...

OLIVIER, à cheval sur le mur.

Quel bonheur! je touche au dénouement!...

RAVINET.

Au voleur!

(Il tire.)

OLIVIER, touché.

Aïe! aïe! à l'assassin! je suis touché.

(Il saute dans la rue. La patrouille paraît à la grille.)

LE CAPORAL, lui mettant la main dessus.  
Halte là! je vous arrête!

RAVINET, criant.

Oui... oui! c'est un voleur! tenez-le bien!

ERNESTINE, paraissant.

Qu'est-ce donc, mon ami?

RAVINET.

C'est un amant, madame!

(L'orchestre joue l'air: *Ah! que les plaisirs sont doux!*)

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente un jardin de restaurateur. A gauche, sur le premier plan, un pavillon; au fond, terrasse fermée par des rideaux de coutil; porte au fond pour monter sur la terrasse. A droite, une table verte de restaurateur.

SCÈNE I.

M. et M<sup>me</sup> RAVINET, M. et M<sup>me</sup> DESROSIERS, M. et M<sup>me</sup> JOUVENEL, DESIRÉE, BONNIVET, CÉLESTINE, PARENTS DE CÉLESTINE, UN GARÇON.

CHOEUR.

AIR: Ah! quel plaisir (LUSTUCRO)!  
Ah! quel plaisir, quand de grand cœur  
On signe son bonheur!

Pour { nous } quel avenir flatteur!  
eux }

Ils ont signé { mon } bonheur.  
leur }

BONNIVET, à Célestine.

Pour être un mari  
Fêté, choyé, chéri,  
Mes seules amours  
Sont à toi pour toujours.

DESIRÉE.

Cet accord parfait  
Et me charme et me plaît;  
Cependant il fait  
En moi naître un regret.

REPRISE DU CHOEUR.

Ah! quel plaisir, etc.

BONNIVET.

Oh! oui, nous serons heureux, n'est-ce pas, ma Célestine?

JOUVENEL.

Une petite femme aussi gentille, aussi timide...

DESIRÉE, à part.

Voilà pourtant comme je serais.

JOUVENEL, regardant sa femme tendrement.

Le mariage, voyez-vous, c'est la plus douce chose de la vie!

RAVINET, de même.

C'est du miel, du nectar!

DESIRÉE, soupirant.

Ah!

DESROSIERS, de même.

Je le compare à l'ambrosie, que je ne connais pas, mais dont j'ai souvent entendu parler.

DESIRÉE, soupirant.

Moi aussi, j'en ai entendu parler!

BONNIVET.

D'abord, je crois à la fidélité des femmes, j'y crois aveuglément.

JOUVENEL.

C'est comme ça qu'il faut y croire.

BONNIVET.

Mais encore huit jours avant la mairie, c'est bien long.

DESROSIERS.

Je conçois votre impatience, c'est un beau jour que cette nuit-là.

DESIRÉE, à Jovenel.

Mon frère, faites donc taire ce gros homme! il est inconvenant.

DESROSIERS.

Mademoiselle, je suis un peu léger, voilà tout; j'en dirai bien d'autres au dessert...

DESIRÉE.

Alors, je me retirerai.

JOUVENEL.

A propos... Garçon!

LE GARÇON.

Monsieur!

JOUVENEL.

Il nous faut un dîner de vingt couverts.

LE GARÇON.

Bien, monsieur!

JOUVENEL.

Et pour ce soir des musiciens.

DESIRÉE.

Des musiciens! on dansera?

JOUVENEL.

Sans façon, en famille, pour célébrer le jour de la signature du contrat.

DESIRÉE.

Quelle aimable surprise!

CHOEUR dans le pavillon, sans orchestre.

AIR : A nous les chaumières!

A nous les conquêtes,

A nous le plaisir!

Prudes et coquettes

Viennent opus l'offrir.

RAVINET, qui a regardé.

Tiens! notre cabinet est occupé!

LE GARÇON.

C'est un déjeuner de garçon, il sera libre tout-à-l'heure; en attendant si vous voulez passer à l'office pour commander le dîner... Il y a dans le jardin des balançoires, des jeux de bagues et autres.

DESIRÉE.

Aux balançoires!

DESROSIERS.

A l'office!

CHOEUR.

AIR : De la Salamandre nous chantons.

Séparons-nous; mais le plaisir

En ces lieux va nous réunir.

Ensemble ici nous viendrons tous

Pour fêter les nouveaux époux.

(Les uns sortent d'un côté, les autres de l'autre.)

## SCÈNE II.

FRÉDÉRIC, OLIVIER, DE MASSÉ, déjà un peu éclaircis.

OLIVIER, sortant du cabinet.

A nous une couronne

Pour celle, mes amis.

Que chacun de nous donne

À ces pauvres mariés.

(Un garçon sert le café sur la petite table verte.)

ENSEMBLE.

Chantons,

Buvons,

Rions,

Triquons!

A tout vainqueur,

Tout séducteur,

Chantons en chœur:

Honneur! honneur!

FRÉDÉRIC

Olivier, me permets-tu de faire un feuilleton de ton aventure?

OLIVIER.

A condition que je serai un vaudeville de la tienne.

DE MASSÉ.

Ah! messieurs, la discrétion est une vertu.

OLIVIER, déclamant.

Mais vous qui m'en parlez, quand la pratiques-tu?

Bavard! la Bourse ouvre à une heure et demie; à deux heures on cotera ton triomphe!

FRÉDÉRIC.

Au diable le mystère!

DE MASSÉ.

Oh! toi, par état, tu es pour la publicité.

OLIVIER.

Et moi pour les chansons!

TOUS.

Rions, chantons,

Buvons, triquons!

A tout vainqueur,

Tout séducteur,

Chantons en chœur:

Honneur! honneur!



## SCÈNE III.

LES MÊMES, BONNIVET.

BONNIVET, appelant.

Garçon ! garçon ! Est-ce que vous n'avez pas prévenu ces messieurs que nous avons retenu ce cabinet ?

LE GARÇON.

Ma foi, monsieur, c'est qu'ils me font rire, et j'ai oublié l'heure...

DE MASSÉ, se retournant.

Tiens, c'est Bonnivet !

BONNIVET.

De Massé !

DE MASSÉ.

Oui, mon ami, moi-même, avec Olivier et Frédéric.

FRÉDÉRIC.

Sois le bien-venu. Messieurs, c'est l'Amour qui nous l'envoie pour que nous le corrigions de sa passion pour son frère l'Hymen.

BONNIVET.

Oh ! messieurs !...

DE MASSÉ.

Tu sais notre serment ; il faut que tu apprennes comment nous l'avons accompli.

OLIVIER.

Oui : vainqueurs tous les trois !

FRÉDÉRIC.

Oui, trois couronnes de myrte ! qu'on apporte du myrte ! Garçon ! du myrte !

OLIVIER.

Du myrte pour trois !

(Le garçon rit assis sur une chaise.)

BONNIVET, à part.

S'ils savaient que je me marie !...

(Il ôte ses gants blancs.)

FRÉDÉRIC.

Figure-toi qu'Olivier... ce pauvre Ravinet, pendant qu'il veillait à la sûreté générale... un tour de roué, mon ami !

OLIVIER, gesticulant.

C'est-à-dire un tour de roué... (S'arrêtant, et portant la main à son dos.) Ah !...

DE MASSÉ.

Enfin, mon ami, une nuit a suffi... Un fameux pompon qu'il a là, le capitaine !

OLIVIER.

Tu me confusionnes, de Massé ; à tout seigneur tout honneur.

BONNIVET.

Quoi ! madame Jouvenel, si modeste, si tranquille...

OLIVIER.

Il n'est pire eau que l'eau qui dort ; et c'est précisément pendant qu'elle dormait... une fenêtre ouverte... une planche... et comme on connaissait les êtres, on entre dans une chambre, et on en rapporte comme trophée une mèche des plus beaux cheveux du monde, qu'on porte en sautoir, comme jadis les écharpes des troubadours.

(Il montre un cordon de lorgnon suspendu au cou de de Massé.)

BONNIVET, à part.

C'est bien la couleur.

DE MASSÉ.

Et Frédéric ! c'est lui qui se joue des grilles, des verroux, et même des devantures de boutiques.

BONNIVET, à part.

Quoi !... pas une n'a échappé !...

(Il ôte son bouquet de marié de sa boutonnière.)

DE MASSÉ.

Éteins ton gaz, honnête marchand, ferme ton magasin de porcelaine, le loup est dans la bergerie... une caisse suffit à son existence... c'est là qu'il se blottit, qu'il se pelotonne... Il y vit le jour, il en sort la nuit... et il mènerait encore cette joyeuse vie, sans une pile d'assiettes qu'il rencontra sur son passage.

OLIVIER.

Patatras !...

AIA : Une fille est un oiseau.

Sont ses pas sont renversés  
Cristaux, cabaret, terrine,  
Vases, magots de la Chine,  
Puis il file à pas pressés.  
Réveillé par ce tapage,  
On descend de chaque étage ;  
On estime le dommage  
Et les morceaux ramassés.  
Ce fut, après ce carnage,  
Le mari, selon l'usage,  
Qui paya les pots cassés.

DE MASSÉ.

Eh bien ! qu'en dis-tu ?

BONNIVET.

Je dis... je dis... (à part.) que je n'ose pas leur dire que je suis marié. (Haut.) Adieu, messieurs.

FRÉDÉRIC, le retenant.

Où vas-tu donc ? oh ! tu ne nous quitteras pas, tu vas passer la soirée avec nous...

BONNIVET.

Impossible... je suis en société... une noce...

OLIVIER.

Encore un imbécile qui se noie.

BONNIVET, à part.

Ils pourraient bien avoir raison.

DE MASSÉ.

C'est égal, il faut que tu boives avec nous.. Garçon, un bol de punch, là, dans le cabinet, et un verre de plus, tout de suite.

FRÉDÉRIC.

Bonnivet, sois notre élève, marche sur nos traces...

OLIVIER.

Fais la cour à la mariée... subjogue-la, fascine-la, et si dans trois semaines, tu n'es pas le plus heureux des hommes, tu seras le plus niais des amoureux.

FRÉDÉRIC, tendant son verre.

Au triomphe de Bonnivet ! au malheur du marié

TOUS.

Au triomphe de Bonnavet, notre élève!

FRÉDÉRIC.

AIR : C'est le tonnerrou.

Oui, pour nous faire honneur,  
Deviens triomphateur ;  
Sois comme tes amis  
La terreur des maris.  
Enfoncés les maris,  
Les maris  
De Paris ;  
Oui, tous les maris !

LE GARÇON, traversant le théâtre avec un bowl de punch enflammé qu'il porte dans le cabinet.

Le punch demandé...

(Olivier, Frédéric et de Massé suivent le punch et entraînent Bonnavet dans le pavillon.)

## SCÈNE IV.

M<sup>me</sup> JOUVENEL, DESROSIERS, RAVINET,  
M<sup>lle</sup> DESIRÉE, entrant l'une après l'autre.

MADAME JOUVENEL.

Les misérables!...

MADAME DESROSIERS.

Les imposteurs!...

MADAME RAVINET.

Les monstres!...

DESIRÉE.

Les brigands!... avez-vous entendu comme ils se jouent de la réputation de pauvres et innocentes femmes... qui n'ont que des larmes pour se défendre!

MADAME JOUVENEL.

Mais, ma sœur, c'est vous qui criez le plus fort, et c'est vous qu'ils ont le plus ménagée.

DESIRÉE, piquée.

Moi! mais je n'ai pas été ménagée du tout! que voulez-vous donc qu'ils me fissent encore? en parlant des plus beaux cheveux du monde, ne m'a-t-on pas suffisamment compromise!

MADAME JOUVENEL.

Ah! messieurs, on se contente de vous donner une leçon en comité secret, en famille, pour ménager votre amour-propre, et vous répondez à nos procédés par une conduite aussi déloyale!

DESIRÉE.

Aussi attentatoire à notre candeur!

MADAME JOUVENEL.

Il faut pour vous corriger que la leçon soit publique, elle le sera.

MADAME DESROSIERS.

Oui! oui... tout de suite il faut nous venger.

MADAME RAVINET.

Et de la façon la plus cruelle.

DESIRÉE.

La plus farouche.

MADAME JOUVENEL.

Oh! vous voilà déjà criant bien fort justice, vengeance! et vous oubliez que peu s'en est fal-

lu... allons, allons, tout ira bien, faites seulement comme moi...

MADAME DESROSIERS.

Sans comprendre?

MADAME JOUVENEL.

Vous comprendrez...

DESIRÉE.

Oh! mais j'y pense, je ne puis pas rester avec vous, j'aurais trop à rougir! ma qualité de demoiselle me force à éviter un débat... Ah! mon Dieu! les voilà! Ma sœur, mesdames, je vous confie ma réputation et mon innocence...

(Elle sort.)

## SCÈNE V.

LES TROIS FEMMES, FRÉDÉRIC,  
OLIVIER, DE MASSÉ.

OLIVIER.

Garçon! ma monnaie...

LE GARÇON.

Voilà, monsieur... trois sous.

OLIVIER.

C'est pour toi.

Ah! quand on est heureux,

Que l'on est généreux!

DE MASSÉ.

Respect au sexe... voici trois belles dames.

FRÉDÉRIC.

Oh! tais-toi donc, ce sont les nôtres.

MADAME JOUVENEL.

Eh! je ne me trompe pas... voilà nos aimables cavaliers.

(Chaque dame s'en va vers son amoureux.)

DE MASSÉ.

Madame, certainement... (A part.) Oh! si elle allait me parler de... tenons-la à l'écart.

OLIVIER.

Éloignons les oreilles indiscrettes..

FRÉDÉRIC.

Tâchons de l'entraîner de ce côté...

MADAME JOUVENEL, à de Massé.

Pourquoi ne vous ai-je plus revu depuis cette nuit cruelle où par une fatale méprise!...

DE MASSÉ.

Madame, il n'est pas généreux de me rappeler...

MADAME RAVINET, à Olivier.

Vous savez que je n'étais pour rien dans le fâcheux qui-proquo...

OLIVIER.

Très fâcheux, en effet... oh!

MADAME DESROSIERS, à Frédéric.

Ah! j'avais bien peur, allez, pour le résultat de votre voyage.

FRÉDÉRIC.

Vous voulez dire de mon emballage...

MADAME JOUVENEL.

Mais nous sommes bien éloignés les uns des autres...

LES JEUNES GENS.

Aie! aie! aie!...

DE MASSÉ.

Le secret, le mystère exigent...

MADAME JOUVENEL, se rapprochant.

Oh ! nous nous sommes tout confié.

LES JEUNES GENS.

Tout!...

MADAME DESROSNIERS.

Oui, tout... et chacune de nous vous plaignait bien sincèrement.

MADAME JOUVENEL, à de Massé.

Et c'est lorsque nous nous occupions de vous, lorsque nous souffrions de vos peines, que vous, ingrats ! vous nous abandonnez !

DE MASSÉ, à madame Jovenel.

Je craignais... (bas.) que cette aventure nocturne...

OLIVIER, à madame Ravinet.

J'avais peur... (bas.) que... ma position burlesque...

FRÉDÉRIC, à madame Desrosiers.

Je tremblais... (bas.) que ce voyage sentimental...

MADAME JOUVENEL.

Que vous connaissez mal le cœur des femmes!...

TOUS.

Comment ! que voulez-vous dire ?...

MADAME JOUVENEL.

N'a-t-il pas toujours de tendres sympathies pour ceux qui souffrent !

MADAME DESROSNIERS.

Et des consolations pour les affligés !

DE MASSÉ, à part.

Est-ce une illusion ?

OLIVIER, de même.

Est-ce le punch ?

FRÉDÉRIC, de même.

Est-ce le vin de champagne ?

DE MASSÉ, de même.

Je ne sais plus dans quelle ivresse je suis...

FRÉDÉRIC.

Mais comment croire à tant de bonheur ?

MADAME JOUVENEL.

Eh quoi !... vous douteriez encore...

OLIVIER.

Il est un moyen de nous convaincre...

MADAME RAVINET.

Lequel ? parlez...

OLIVIER.

Vous devez ce soir danser dans les salons de ce nouveau restaurant... nous ne pouvons être admis à votre bal, nous qui sommes la terreur de vos maris...

DE MASSÉ.

Leurs tigres...

FRÉDÉRIC.

Leurs bêtes noires...

MADAME JOUVENEL, aux dames.

Ils y viennent... ils y viennent !

OLIVIER.

Nous allons nous emparer de cette terrasse...

nous cacher derrière ces rideaux... et au premier signal, nous descendrons pour errer avec vous dans ces sombres bosquets.

MADAME DESROSNIERS, à madame Jovenel.

J'espère que tu ne vas pas consentir...

MADAME RAVINET.

Moi je n'irai pas, d'abord.

MADAME JOUVENEL, aux dames.

Taisez-vous donc ! (Aux jeunes gens.) Vous faites de nous tout ce que vous voulez...

(On entend du bruit dans la coulisse.)

DE MASSÉ.

On vient.

MADAME RAVINET.

Ce sont nos maris.

FRÉDÉRIC.

A nous la terrasse !

(Ils montent.)

SCÈNE VI.

LES MARIS, BONNIVET, CÉLESTINE, PARENTS, INVITÉS, LES TROIS FEMMES ; LES TROIS JEUNES GENS, sur la terrasse, cachés au public par des rideaux de coutil, à travers lesquels ils passent leur tête pendant la scène suivante.

JOUVENEL, à Bonnivet.

Mais enfin, monsieur, on donne une raison...

BONNIVET.

Je n'en ai pas... j'ai changé d'idée... je ne veux plus me marier.

CÉLESTINE.

C'est affreux !...

(Elle se trouve mal.)

DESIRÉE.

Chère enfant, nous nous consolerons ensemble... nous sommes toutes deux veuves avant le mariage!...

DESROSNIERS, à Bonnivet.

Voyez où vous réduisez ces deux pauvres enfants!...

BONNIVET, lui donnant une poignée de main.

Et vous prenez leur défense!... honnête homme, va !

RAVINET, à Bonnivet.

Il faut avoir de bien graves motifs...

BONNIVET, regardant Ravinet avec compassion.

Si graves... que je ne puis vous les dire... Ah !

JOUVENEL.

Enfin, monsieur, je vous déclare qu'il nous faut une explication.

MADAME JOUVENEL.

C'est moi qui vais la donner... ou plutôt (montrant madame Ravinet et madame Desrosiers.) c'est nous qui allons la donner.

(Les trois femmes sont au milieu, on les entoure.— Les trois jeunes gens passent chacun leur tête à travers les rideaux de la terrasse.)

PREMIÈRE TÊTE.

Oh ! oh !

DEUXIÈME TÊTE.

Ah ! ah !

TROISIÈME TÊTE.

Écoutez.

MADAME JOUVENEL.

Il était une fois trois pauvres petits jeunes gens.

PREMIÈRE TÊTE.

Hein ?

DEUXIÈME TÊTE.

Quoi ?

TROISIÈME TÊTE.

Qu'est-ce ?

MADAME JOUVENEL, continuant.

...peu dangereux pour le repos des ménages... mais très enclins à raconter les bonnes fortunes qu'ils n'avaient pas, réservant toute leur discrétion pour leurs petites mésaventures...

PREMIÈRE TÊTE.

Comprends-tu ?

DEUXIÈME TÊTE.

Oui.

TROISIÈME TÊTE.

Non.

MADAME JOUVENEL.

Maltraités, mal reçus... plus ou moins mis à la porte, ils ont cependant, par leurs propos avantageux et menteurs, jeté le doute et l'incrédulité dans le cœur de ce bon monsieur Bonnivet... Bien que ces messieurs eussent beaucoup de confiance dans leur mérite... il fallait bien un peu de ruse et de coquetterie pour leur faire croire qu'ils étaient aimés... pour les faire cacher à l'approche de nos maris...

PREMIÈRE TÊTE.

Ça se gâte.

DEUXIÈME TÊTE.

Ça devient du vilain.

TROISIÈME TÊTE.

Le temps tourne à l'orage.

MADAME JOUVENEL.

Alors nous les avons mis sous clé ; ils sont là sur cette terrasse. ( Elle remet la clé à Jovenel.) Leur sort est entre vos mains, et il ne nous

reste plus qu'à réclamer votre indulgence pour des coupables, qui sont bien innocents.

MADAME DESROSIERS.

Non, non, il faut qu'ils soient punis !

MADAME RAVINET.

Oui, oui, pour l'exemple !

BONNIVET.

Je puis remettre mes gants.

( Il va s'excuser auprès de Célestine.)

LES TROIS JEUNES GENS, tirant les rideaux.

C'est une indignité ! c'est une abomination !

DESROSIERS.

Que vois-je ? ma pratique !

RAVINET.

Mon voleur ! à qui j'ai inculqué une morale salée.

JOUVENEL.

Mon beau-frère. (A Desirée.) Ton mari.

DESIRÉE.

Jamais ! moi, la femme d'un homme livré à la risée publique ? suis-je donc au dépourvu ?

LES JEUNES GENS.

C'est un guet-apens ! nous nous vengerons !

JOUVENEL.

Après nous, s'il en reste ; vous allez passer la nuit là, sur cette terrasse, pendant que nous danserons, que nous boirons au bonheur des nouveaux époux.

RAVINET.

Oui, oui, nous danserons, mais ça ne sera pas comme au dernier bal... chaque mari va galoper avec sa femme. Je me sens léger comme un cerf des bois.

DESROSIERS.

Pas de mots à double entente devant ces messieurs.

RAVINET.

Je saisis le calembourg ; alors je me sens léger comme un sylphe.

JOUVENEL.

Allez, la musique ! (l'orchestre commencent.) et charivari aux amoureux !

TOUS.

Charivari !

(Ils galopent à la barbe des amoureux. — Le rideau baisse.)

FIN DES MARIS VENGÉS.